

Comptoir littéraire



www.comptoir litteraire.com

présente

Jacques CAZOTTE

(France)

(1719-1772)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout "*Le diable amoureux*").**

Bonne lecture !

Il est né à Dijon, le 7 octobre 1719, au 9 rue du Four (devenue rue Jacques-Cazotte), dans une famille bourgeoise de négociants en vin et de propriétaires terriens, son père, Bernard Cazotte, étant notaire auprès du greffe des États de Bourgogne.

Il fut, dans sa ville natale, élève du collège des jésuites des Godrans où l'un de ses oncles était religieux ; où l'avaient précédé Bossuet, Buffon, Crébillon ; où il eut pour condisciples le futur dramaturge Antoine Bret et Jean-François Rameau, le neveu du musicien qui allait devenir célèbre grâce à Diderot, et resta son ami tout au long de sa vie. Il y étudia, non seulement la Bible, la théologie et les langues et littératures anciennes, mais l'anglais, l'espagnol et l'italien. De cette jeunesse studieuse, il allait garder le meilleur souvenir et un grand attachement à ses maîtres jésuites, allant entretenir longtemps les meilleures relations avec leur ordre.

Comme, dès son jeune âge, sa famille le destinait aux affaires, il étudia le droit, devint bachelier en droit, et fut, en 1740, admis au barreau de Dijon. Mais, raconta-t-il, «*Fin 1740, ma famille m'envoie à Paris où elle comptait pour moi sur la protection de quelques grands seigneurs de notre duché de Bourgogne. J'y fus bien accueilli avec cette politesse élégante que les bonnes gens prennent pour de l'obligance et de l'affection et puis on me laissa là.*» Sans revenus, sans relations, il n'avait d'autre perspective que de devenir un obscur avocat sans cause. Cependant, grâce à quelques recommandations qui lui valurent la protection de Maurepas, ministre de la marine, il entra dans cette administration, fut affecté au «service de la plume», passant deux ans à étudier le droit maritime. Il allait indiquer : «*J'usais alors mon imagination et mon cœur à subir des passions sans objet. J'aimais tout, je peuplais tout, je faisais tout de rien.*»

Lui vint alors à l'esprit l'idée de profiter du goût inné qu'il avait pour la littérature pour se faire connaître dans les salons parisiens où se faisaient et se défaisaient les réputations, en particulier le salon de Raucourt, son compatriote. Il découvrit alors la liberté de ton qui y régnait, comprit qu'il devait s'affiner, apprendre les usages du monde, et admettre qu'il existait, pour les gens «bien nés», une morale bien différente de celle qu'on lui avait enseignée.

Mais il écrivait avec une facilité extrême, put faire connaître quelques fables et quelques chansons, se faire surtout un nom en publiant d'agréables et étranges nouvelles fantastiques dans le goût des «*Lettres persanes*» de Montesquieu et des «*Mille et une nuits*», traduites par Galland de 1704 à 1717, dont le ton était non seulement léger galant mais satirique car il se moquait de façon allégorique des ridicules du temps présent :

‘La patte de chat’
(1741)

Nouvelle

Commentaire

Dans ce conte, dit «zinzimois», Cazotte ridiculisait les philosophes sous le nom de «*camayeuls*». Comme il prétendit que le héros avait lu toutes les œuvres qui circulèrent à l'âge d'or des contes, de Mme d'Aulnoy à Crébillon fils, on pense que c'était une référence voilée à sa propre familiarité avec le genre.

‘Les mille et une fadaises, contes à dormir debout’
(1742)

Nouvelle

Commentaire

On y voit une étonnante bataille de meubles.

Avec ces nouvelles, Cazotte obtint un succès dont il fut le premier surpris, ne pouvant toutefois vivre de ses maigres droits d'auteur. Il fréquenta alors le salon de la marquise d'Urfé où il était beaucoup question d'occultisme ; mais il sembla n'avoir été, pour lors, que curieux.

En 1743, il obtint son brevet d'«écrivain ordinaire de la marine», et servit au Havre et à Brest, dans les arsenaux, pour y surveiller le travail des ouvriers, conclure des marchés. En 1744, il assista à son premier combat naval. En juillet 1747, ce fonctionnaire zélé et actif devint «écrivain principal», chargé de l'armement, de la construction et de la réparation des navires. En 1750, nommé «commissaire ordinaire», il fut envoyé à la Martinique comme contrôleur de la marine aux Îles-sous-le-Vent, chargé d'exercer une surveillance sur tous les marchés de l'arsenal. Il allait y remplir ces dernières fonctions pendant quatorze ans. Comme c'était durant la guerre de la Succession d'Autriche, que des combats sur mer faisaient rage dans les Antilles entre la France et l'Angleterre, il fut alors amené à s'occuper de stratégie. Il défendit le fort Saint-Pierre, surveilla la dispersion des forces françaises à Sainte-Lucie.

Bientôt, ses ressources modestes mais suffisantes lui permirent d'acquérir une petite maison et quelques esclaves qui devinrent des compagnons familiers pour ce jeune fonctionnaire solitaire. Il découvrit avec un vif intérêt les rites du vaudou, ces pratiques magiques qui permettraient de dominer les forces bénéfiques comme les forces maléfiques. Vers la fin de sa vie, il allait confier à Lewis, le jeune auteur du "Moine" : «*La Martinique est le royaume de l'invisible.*»

En 1752, il revint à Paris pour ce qui devait être un congé médical de six mois. Il fréquenta les milieux littéraires et musicaux. Il publia alors dix chansons allant du bucolique au scatologique, et où il fit un libre usage d'onomatopées et de mots de patois. Il faut remarquer en particulier deux de ces chansons qu'il aurait composées pour Mme Poissonnier, son amie d'enfance, qui était la nourrice du duc de Bourgogne, et les lui avait demandées pour les chanter à l'enfant royal, et l'endormir :

“La veillée de la bonne femme”

(1753)

Chanson

Elle commence ainsi :

*«Tout au beau milieu des Ardennes,
Est un château sur le haut d'un rocher,
Où fantômes sont par centaines.
Les voyageurs n'osent en approcher :
Dessus ses tours
Sont nichés les vautours,
Ces oiseaux de malheur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! que j'ai grand-peur !»*

Plus loin, on lit :

*«Tout à l'entour de ses murailles
On croit ouïr les loups-garous hurler,
On entend traîner des ferrailles,
On voit des feux, on voit du sang couler,
Tout à la fois,
De très sinistres voix
Qui vous glacent le coeur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! que j'ai grand-peur !»*

Sire Enguerrand, brave chevalier qui revient d'Espagne, veut, en passant, loger dans ce terrible château. On lui parle des esprits qui l'habitent. Mais il en rit, se fait débotter, servir à souper, et mettre des draps à un lit. À minuit commence le tapage annoncé par les bonnes gens. Des bruits terribles

font trembler les murailles, une nuée infernale flambe sur les lambris ; en même temps, un grand vent souffle, et les battants des portes s'ouvrent avec rumeur. Un damné, en proie aux démons, traverse la salle en jetant des cris de désespoir.

*«Sa bouche était toute écumeuse,
Le plomb fondu lui décollait des yeux...
Une ombre toute échevelée
Va lui plongeant un poignard dans le coeur,
Avec une épaisse fumée
Le sang en sort si noir qu'il fait horreur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! que j'ai grand'peur !»*

Enguerrand demande à ces tristes personnages le motif de leurs tourments : *«Seigneur, répond la femme armée d'un poignard, je suis née dans ce château, j'étais la fille du comte Anselme. Ce monstre que vous voyez, et que le ciel m'oblige à torturer, était aumônier de mon père et s'éprit de moi pour mon malheur. Il oublia les devoirs de son état et, ne pouvant me séduire, il invoqua le diable et se donna à lui pour en obtenir une faveur. Tous les matins j'allais au bois prendre le frais et me baigner dans l'eau pure d'un ruisseau.»*

*«Là, tout auprès de la fontaine,
Certaine rose aux yeux faisait plaisir ;
Fraîche, brillante, éclosée à peine,
Tout paraissait induire à la cueillir
Il vous semblait,
Las ! qu'elle répandait
La plus aimable odeur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! que j'ai grand-peur !*

*J'en veux orner ma chevelure
Pour ajouter plus d'éclat à mon teint ;
Je ne sais quoi contre nature
Me repoussait quand j'y portais la main.
Mon coeur battait
Et en battant disait :
Le diable est sous la fleur !...
Hélas ! ma bonne, hélas ! que j'ai grand-peur !»*

Cette rose, ensorcelée par le diable, livre la belle aux mauvais desseins de l'aumônier. Mais, bientôt, reprenant ses sens, elle le menace de le dénoncer à son père, et le malheureux la fait taire d'un coup de poignard.

Cependant, on entend de loin la voix du comte qui cherche sa fille. Le diable alors s'approche du coupable sous la forme d'un bouc, et lui dit : *«Monte, mon cher ami ; ne crains rien, mon fidèle serviteur.»*

*«Il monte, et, sans qu'il s'en étonne,
Il sent sous lui le diable détalier ;
Sur son chemin l'air s'empoisonne,
Et le terrain sous lui semble brûler.
En un instant
Il le plonge vivant
Au séjour de douleur !
Hélas ! ma bonne, hélas ! que j'ai grand-peur !»*

L'aventure trouve son dénouement quand sire Enguerrand, témoin de cette scène infernale, fait par hasard un signe de croix, ce qui dissipe l'apparition. Quant à la moralité, elle se borne à engager les femmes à se défier de leur vanité, et les hommes à se défier du diable.

Commentaire

Nerval, dans l'article "Cazotte" de son essai "*Les illuminés*", jugea le poème ainsi : « Cette imitation des vieilles légendes catholiques était alors d'un effet assez neuf en littérature. Les écrivains français avaient longtemps obéi à ce précepte de Boileau qui dit que la foi des chrétiens ne doit pas emprunter d'ornements à la poésie. Mais Cazotte, plus superstitieux que croyant, se préoccupait fort peu d'orthodoxie. D'ailleurs, ce petit poème n'avait nulle prétention, ne signale que les premières tendances de l'auteur du "*Diable amoureux*" vers une sorte de poésie fantastique. »

Dans les années 1752-1754, fut déclenchée, dans la presse parisienne, la fameuse "Querelle des Bouffons", qui opposait les partisans de la musique française à ceux de la musique italienne. Une troupe italienne, les célèbres « Bouffons », était venue jouer à l'Opéra "*La serva padrona*", un intermezzo en deux parties de Giovanni-Battista Pergolesi, sur un livret de Gennaro Antonio Federico. Le spectacle déclencha enthousiasme et violentes critiques, l'originalité de leurs méthodes faisant apparaître quelque peu démodée la musique française traditionnelle alors incarnée par Lulli et Rameau. Tous les Encyclopédistes, les hommes des Lumières, se retrouvèrent du côté des Italiens, le plus décidé et le plus talentueux des adversaires de l'opéra français étant Jean-Jacques Rousseau qui, avec sa "*Lettre sur la musique française*", provoqua un vrai charivari. En fait, cette querelle dépassa vite le simple domaine musical pour incarner un conflit exemplaire entre la tradition et le progrès. Ce fut dans le clan des conservateurs et des défenseurs des classiques que Jacques Cazotte, qui se méfiait du parti des Lumières, choisit de se ranger. Il fut ainsi le premier à défendre la musique française. Il aurait publié : "*La guerre de l'opéra. Lettre écrite à une dame en province, par quelqu'un qui n'est ni d'un coin, ni de l'autre*", et "*Observations sur la lettre de Jean-Jacques Rousseau au sujet de la musique française*", libelles sans nuances où il aurait repoussé point par point les arguments du philosophe, et se serait livré à une violente attaque « ad hominem ». Il est vrai qu'il n'aimait pas Rousseau, car, dans sa simplicité de mœurs et dans sa droiture d'esprit, il réprouva toujours ses contradictions. Mais ces textes n'ont été réimprimés ni par lui-même, ni dans ses "*Oeuvres complètes*" de 1798 ou de 1816. Il reste qu'il s'est alors aliéné une partie de l'opinion publique.

En 1754, il revint à la Martinique. Prenant alors part à la guerre de Sept Ans, il aida à défendre le fort Royal contre les Anglais, mais vit la perte de la Guadeloupe, perte qu'il avait cherché à éviter par des essais répétés pour attirer l'attention sur l'incompétence et la malhonnêteté du gouverneur, qui le persécuta en l'accusant à tort de malversations. Mais il avait fait la connaissance de la famille de M Roignan, lieutenant civil et criminel de la justice royale, et, en particulier, de sa fille, Élisabeth, une belle créole qu'en 1759, il épousa. Il avait quarante ans, elle trente. Ils allaient avoir trois enfants.

Comme il était incapable de recouvrer sa santé compromise par les effets du scorbut, qui l'avait rendu presque aveugle, il demanda à revenir en France. Il quitta les Îles en 1761 avec le brevet de commissaire général.

Mais ni sous Choiseul, ni sous aucun de ses successeurs, il ne put obtenir la liquidation de sa pension de retraite. De plus, il fut victime d'une escroquerie : le père La Valette, supérieur de la mission des jésuites à la Martinique, avec lequel il avait eu une relation très amicale, lui avait, au moment où il quitta la colonie, racheté ses propriétés au moyen de lettres de change. Les supérieurs de la compagnie à Paris refusèrent de les acquitter, les finances de l'ordre étant en déficit ; ils alléguèrent qu'ils n'avaient pas autorisé cette spéculation. S'ensuivit un long et retentissant procès que Cazotte finit par gagner en 1762, n'étant toutefois remboursé que du vingtième des sommes dues car l'arrêt du Parlement qui supprima la Société des Jésuites confisqua leurs biens sans indemniser les créanciers.

Sa pension ne lui permettant pas de vivre à Paris, il se retira dans une propriété située à Pierry près d'Épernay, le château de la Marqueterie, dont il avait hérité de son frère aîné, le chanoine Chrétien Nicolas. Comme il y avait un vignoble, il se lança dans la production et le négoce du champagne, devenu fort à la mode depuis que les moines bénédictins à la fin du siècle précédent avaient eu l'idée

de faire de leur vin un produit original en le faisant mousser. Bientôt, ses affaires prospérèrent ; il put agrandir ses domaines et son exploitation ; son champagne devint célèbre. Il vient souvent à Paris pour ses affaires.

Il allait résider à Pierry avec sa femme et ses trois enfants jusqu'à sa mort, et y recevoir non seulement la petite noblesse provinciale mais des hommes de lettres parisiens : Condorcet, Chamfort, Beaumarchais, Voltaire, André Chénier, tout en faisant des séjours à Paris où il fréquentait le salon de son amie, Fanny de Beauharnais. Il demeurait donc en contact avec la vie intellectuelle, et put dès lors se consacrer entièrement à la littérature.

Il publia :

‘Les prouesses inimitables d'Ollivier, marquis d'Édesse’

(1763)

Poème en douze chants, en prose, mêlée de vers

Au temps des Croisades, le page Ollivier, le page le plus jeune, le plus doux, le plus honnête, le plus spirituel, le plus tendre des pages, connaît bien des mésaventures. Il est banni par son maître, Enguerrand, comte de Tours, dont il a engrossé la fille, Agnès, princesse qui est la plus jeune, la plus belle, la plus naïve, la plus sincère des princesses :

*«La fille du comte de Tours,
Hélas ! des maux d'enfant l'ont pris ;
Le comte, qui sait ses amours,
Sa fureur ne peut retenir :
– Qu'on cherche mon page Ollivier,
Qu'on le mette en quatre quartiers...»*

Tandis qu'Agnès est emprisonnée, et livrée à la fureur de sa belle-mère, la comtesse de Tours, femme violente et vindicative, dont elle a refusé d'épouser le fils, parce qu'il est laid et méchant, pour écouter Ollivier, plus de trente couplets sont consacrés ensuite aux exploits du page devenu chevalier. Tout en emportant avec lui le bébé qu'il veut cacher à tout le monde mais qu'il va être forcé d'abandonner sur les grands chemins, il est poursuivi par le comte sur terre et sur mer. Mais il a l'occasion de lui rendre d'éminents services, lui sauvant la vie plusieurs fois, lui disant à chaque rencontre :

«– C'est moi qui suis votre page ! et maintenant me ferez-vous mettre en quartiers?

– Ôte-toi de devant mes yeux !» lui répond toujours l'obstiné vieillard qui, après l'avoir accueilli avec enthousiasme, le repousse chaque fois avec indignation, quand il reconnaît dans son libérateur le séducteur de sa fille. Comme rien ne peut le fléchir, Ollivier se décide donc enfin à s'exiler de la France pour faire la guerre en Terre sainte.

Un jour, ayant perdu tout espoir, il veut mettre fin à ses peines en mettant fin à ses jours. Mais un ermite du Liban le recueille chez lui, le console et lui fait voir dans un verre d'eau, sorte de miroir magique, tout ce qui se passe dans le château de Tours :

*«Mon fils, dedans ma grotte entrez.
Je puis vous aider, Dieu merci ;
En voyant ce que vous verrez,
Vous serez bientôt éclairci.
Dans le fond de ce verre d'eau
Regardez ce mouvant tableau. [...]
Dans le château de Tours, voyez
Après que le Comte est parti,
La belle-mère sans pitié
Qui tous ses ordres accomplit ;
On traîne Agnès dans une tour,
Dans un cachot privé de jour.»*

Il voit comment sa maîtresse languit «*parmi la fange et les crapauds*», comment son enfant a été perdu dans les bois, où il est allaité par une biche, et comment encore Tichard, le duc des Bretons, a déclaré la guerre au comte de Tours, et l'assiège dans son château.

Alors Ollivier repasse généreusement en Europe pour aller secourir le père de sa maîtresse, et arrive à l'instant où la place va capituler.

*«Voyez quels coups ils vont donnant
Par la fureur trop animés,
Les assiégés aux assiégeants,
Les assiégeants aux assiégés ;
Las ! la famine est au château,
Il le faudra rendre bientôt.
Tout à coup, comme un tourbillon,
Voici venir mon Ollivier ;
De sa lance il fait deux tronçons
Pour pouvoir à deux mains frapper.
À ces coup-ci, mes chers Bretons,
Vous faut marcher à reculons !...»*

Comme il triomphe des ennemis, ce dernier prodige de valeur triomphe aussi des ressentiments du comte, et Ollivier peut épouser Agnès, tandis que leur enfant leur est rendu comme par miracle.

Au terme de ce long récit, Cazotte laisse le lecteur choisir pour chaque personnage le sort qui lui paraît le plus convenable.

Commentaire

Ce récit d'aventures médiéval, fantaisiste, plein d'humour et de poésie, qu'il sous-titra «*nouvelle romanesque*», fut la première oeuvre longue de Cazotte.

Il avait repris une histoire des "*Mille et une nuits*", qu'il s'appropriâ pour en faire, dans le style populaire, une imitation des anciens fabliaux chevaleresques, empruntant à la fois au genre «troubadour» et au "*Roland furieux*" de l'Arioste. Deux mondes se juxtaposent : l'Orient maléfique et romanesque parcouru par un paladin d'opérette, et l'humanité vraie, où les apparitions diaboliques ne sont plus que des supercheries de brigands bien réels, et où les prodiges du preux Ollivier sont les simples manifestations d'un courage hors du commun. Les deux héros sont deux amants comme on n'en voit point, ou du moins comme on n'en voit plus. Après la faute qu'ils commettent par étourderie, ils subissent des persécutions qui font courir le monde à Ollivier comme au père d'Agnès, à travers les épisodes ingénieux que l'auteur a semés, et qui réveillent à chaque instant l'attention, tout cela dans un style léger, piquant, original.

L'action est donc à la fois héroïque et comique (on s'amuse aux aventures de Strigilline, fée emplumée qui attire dans un piège Enguerrand, le met en cage, et lui joue mille tours plaisants). Mais il y a aussi des épisodes fantastiques (comme celui de "*l'aventure du pèlerin*" [voir plus bas]), mais d'un fantastique édulcoré car Cazotte exploitait le procédé du surnaturel expliqué. Il est possible que la vision à travers le fond du verre d'eau lui ait été inspirée par l'histoire du tuyau magique des "*Mille et une nuits*".

Les chansons paraissent résulter du goût qui s'était répandu de rajeunir l'ancienne romance ou ballade française. Cazotte reprit deux de ses chansons de 1752. Le quatrième chant est une ingénieuse parodie de la "*Lettre sur la musique française*" de Rousseau, dans laquelle il imaginait ce qui pourrait transpirer si la musique était réellement un langage.

La nouvelle fut fort bien accueillie, et devint bientôt célèbre.

En 1852, Gérard de Nerval, la commentant dans l'article "*Cazotte*" de son essai "*Les illuminés*", parla de la vision dans le fond du verre d'eau comme d'une «*sorte de miroir magique*». Or Nerval fut, par ailleurs, le traducteur en français du "*Fragment du Faust*" de Goethe, où l'on trouve un «*miroir magique*» permettant la vision à distance. Comme Cazotte avait imaginé, trente ans avant 1793, une invention curieusement prémonitoire, un des personnages découvrant dans un château une «*machine à couper les têtes*» (une roue à fer tranchant qui, les séparant d'un seul coup de leurs corps, en fait

tomber à terre des centaines), Nerval remarqua «une préoccupation de têtes coupées qui peut bien passer, mais plus vaguement, pour une hallucination prophétique», une «sanglante rêverie de têtes coupées, de membres séparés du corps, étrange association d'idées qui réunit des courtisans, des guerriers, des femmes, des petits-mâtres, dissertant et plaisantant sur des détails de supplice comme le feront plus tard à la Conciergerie ces seigneurs, ces femmes, ces poètes, contemporains de Cazotte, dans le cercle desquels il viendra à son tour apporter sa tête, en tâchant de sourire et de plaisanter comme les autres des fantaisies de cette fée sanglante, qu'il n'avait pas prévu devoir s'appeler un jour la Révolution !» Cette invention contribua à la légende, qui allait naître, des dons de visionnaire de Cazotte.

Il faut reconnaître qu'aujourd'hui la lecture des *“Prouesses inimitables d'Ollivier, marquis d'Édesse”* nous semble insipide.

On isole souvent des *“Prouesses inimitables d'Ollivier, marquis d'Édesse”* cet épisode :

“L'aventure du pèlerin”

(1763)

Nouvelle

Un pèlerin, qui, grâce à ses voyages, a appris à connaître les êtres humains, offre à Roger, le roi de Naples, un roi naïf, persuadé que ses courtisans l'aiment, le respectent et le servent fidèlement, un miroir spécial qui lui permettra de vérifier si ce que ses courtisans et ministres veulent bien montrer et dire en apparence est en accord avec ce qu'ils sont sincèrement au fond d'eux-mêmes. Mais son premier ministre refuse de s'y regarder, déclarant : *«Ce pèlerin ne peut être qu'un dangereux magicien : je regarde son miroir comme une invention diabolique, et les paroles qu'on a enseignées à votre majesté sont sûrement sacrilèges. Je m'étonne que, pieuse comme elle est, elle n'ait pas conçu d'horreur pour une aussi damnable invention.»* Personne d'autre ne voulut montrer au roi ses pensées intimes. Le pèlerin ouvre à la fois les yeux au roi, en lui révélant que ceux qui l'entourent sont hypocrites.

Commentaire

Ce court apologue, où, comme il se doit, l'enseignement moral est implicite, dénonçait la cour. Le récit de Cazotte se signale tout d'abord par son dynamisme, capable de maintenir en éveil l'attention du lecteur, puis par sa portée argumentative.

“La nouvelle Raméide”

(1766)

Poème

Commentaire

Le camarade de Cazotte, Jean-François Rameau, avait composé un poème sur lui-même, qu'il avait intitulé *“La Raméide”*, et qu'il vendait dans les cafés. Cazotte lui fit *«l'espièglerie»* de la parodier et de lui donner une suite dans ce texte. Mais cette fantaisie n'amuse guère !

‘*Le lord impromptu*’
(1767)

Nouvelle

Richard, le héros, est un si joli garçon qu’il passe au besoin pour une très jolie fille, et inspire aux deux sexes les plus vives passions. Mais la fortune l’a traité beaucoup moins bien que la nature : né de parents inconnus, ayant perdu une protectrice qui lui en tenait lieu, il est obligé de se faire laquais, et de cacher sous une livrée tous les beaux dons de la nature, et la brillante culture de son esprit, orné de mille connaissances et de mille talents divers. Il devient amoureux de Dorothée, la maîtresse qu’il sert, jeune personne bien élevée, d’une famille distinguée, qui ne tarde pas à partager l’amour qu’elle inspire. De cet amour, fort contrarié comme on le pense bien, naissent des situations intéressantes. Richard, poursuivi par le père irrité de sa jeune maîtresse, est protégé par un être singulier, qu’il prend d’abord pour une bohémienne, ensuite pour un capitaine de hussards, puis pour sa mère, puis pour son père, puis pour sa tante, et qui joue fort bien tous ces rôles, mais celui de capitaine de hussards mieux que tous les autres. En fait, c’est sa mère ; séduite dans sa jeunesse par un lord irlandais qui l’a abandonnée, elle le poursuivit, et quoique enceinte de quatre mois, l’attaqua l’épée à la main pour le pousser à l’épouser, ce qu’il fit d’assez bonne grâce un quart d’heure avant sa mort. Maintenant, déguisée en magicienne, elle conduit son fils à la reconquête de son rang social. Finalement, la métamorphose se fait en un moment.

Commentaire

Dans cette nouvelle, tout le mystérieux et l’extraordinaire des situations que Cazotte y a rassemblées sont expliquées par des procédés naturels, le surnaturel n’étant peut-être qu’une illusion des sens. Le noeud de l’intrigue est un travestissement. Mais la curiosité est constamment excitée, le suspense constamment maintenu, sans que l’un et l’autre soient obtenus au prix du bon sens et de la vraisemblance. Si le dénouement offre une surprise complète, rien pourtant n’est forcé, car le récit de la mère de Richard met le lecteur au fait, en montrant les ressorts bien simples qui ont fait tout se mouvoir. La mère, qui est toujours chez Cazotte la garante des traditions et des vertus familiales, utilisait une méthode d’éducation originale, par quoi l’élève se plie à une volonté supérieure qui, par chance, est foncièrement bonne. Ce récit a encore le mérite de nous attacher à la destinée d’une famille où l’on trouve des personnages très originaux, aux vertus peu communes. Cazotte a déployé là toute sa bonté d’âme. Tour à tour, on est attendri, étonné, ravi. Mais il ne négligea pas la critique sociale.

En dépit de quelques longueurs, la nouvelle supporte bien aujourd’hui encore l’épreuve de la lecture.

Comme, en 1768, Voltaire publia son poème intitulé ‘*La guerre civile de Genève ou Les amours de Robert Covelle*’, qu’il avait laissé inachevé, Cazotte eut l’idée plaisante d’ajouter un septième chant dont on prétend que, faisant une fois encore preuve de sa facilité extrême, il l’aurait rimé en une nuit, et dans le même style, ce qui fit qu’on crut qu’il était de Voltaire lui-même.

La même année, il improvisa l’opéra-comique des ‘*Sabots*’. Nerval raconta que «un de ses beaux-frères, qui était venu passer quelques jours à sa campagne de Pierry, lui reprochait de ne point tenter le théâtre, et lui vantait les opéras bouffes comme des ouvrages d’une grande difficulté : ‘*Donnez-moi un mot*, dit Cazotte, *et demain j’aurai fait une pièce de ce genre à laquelle il ne manquera rien.*’ Le beau-frère voit entrer un paysan avec des sabots : ‘Eh bien ! sabots, s’écria-t-il, faites une pièce sur ce mot-là.’ Cazotte demanda à rester seul. Jean-François Rameau, le neveu du musicien, qui justement faisait partie ce soir-là de la réunion, s’offrit à faire la musique à mesure que Cazotte écrivait l’opéra. Il fut fait dans la nuit, adressé à Paris, et représenté bientôt à la Comédie-Italienne, après avoir été retouché par Marsollier et Duni, pour la musique, tandis que le livret fut remanié ou récrit par Sedaine. Cazotte n’obtint pour droits d’auteur que ses entrées, et le neveu de Rameau, ce génie

incompris, demeura obscur comme par le passé. C'était bien d'ailleurs le musicien qu'il fallait à Cazotte, qui a dû sans doute bien des idées étranges à ce bizarre compagnon.»
En 1768 encore, Cazotte fut élu à l'académie de Dijon.
Il publia :

“Le diable amoureux, nouvelle espagnole”

(1772)

Roman de 170 pages

Le narrateur est un noble jeune homme espagnol, don Alvare Maravillas, qui, à l'âge de vingt-cinq ans, capitaine des gardes du roi de Naples, et entouré de compagnons hardis et débauchés comme lui, avoue : «*La curiosité est ma plus forte passion*». Aussi s'intéresse-t-il, chez un certain Soberano, à des histoires d'enchantements et de magie, suit une grande discussion sur la Cabale qui le laisse muet. Soberano lui propose d'être initié et d'apprendre ainsi à commander aux esprits, s'il a suffisamment de courage et de sang-froid. Il accepte à demi sérieusement, puisque, bien décidé à ne pas se laisser effrayer, il se dit : «*On veut voir si je suis pusillanime. Les gens qui m'éprouvent sont ici et, à la suite de mon évocation, je dois m'attendre de leur part, à quelque tentative pour m'épouvanter. Tenons bon ; tournons la raillerie contre les mauvais plaisants.*» Il veut avant tout «*tirer les oreilles du grand diable*».

Avec deux autres personnes et Soberano, il se rend, de nuit, dans les ruines d'un vieux temple païen situées à Portici, pour une cérémonie d'invocation du démon. Là, dans un souterrain, il est placé au centre d'un pentacle où il prononce une invocation qui fait effectivement apparaître Belzébuth sous la forme d'une horrible, grotesque et hideuse tête de chameau qui, d'une voix sépulcrale, profère un terrifiant : «*Che vuoi?*». Sans se démonter, Alvare lui commande de se transformer en épagneul, et de faire de la caverne un salon. L'épagueul, «*une petite femelle*» appelée aussitôt Biondetta, devient un page appelé Biondetto. Un délicieux repas et une fête exquise sont offerts par le diable à ces quatre imprudents.

Après quoi ils reviennent à Naples dans un équipage soudain apparu. Seul avec le page, Alvare veut le renvoyer, mais il devient une jeune, ravissante et désirable Biondetta qui se jette à ses pieds, et le supplie de pouvoir rester dans sa chambre. Au matin, elle lui avoue qu'elle est amoureuse de lui, et qu'elle veut, déguisée en page, se vouer à lui pour le protéger des dangers qu'il court car il est accusé de nécromancie et d'hérésie. Ils partent en voiture. Il s'assoupit.

Il se retrouve à Venise. Il s'y adonne au jeu, et y mène la belle vie, triomphant avec facilité de toutes les difficultés grâce aux conseils de Biondetta qui lui procure de l'argent, qui s'applique ouvertement à le séduire afin de devenir sa maîtresse. Il n'a pas la force de chasser la tentatrice, mais, prudent, lui résiste, voudrait se séparer de cet esprit, de cet «*être dangereux*», de cet «*être fantastique*», mais sans s'y résoudre, se laissant entraîner par les plaisirs du carnaval. À la suite de ses lourdes pertes au jeu, Biondetta lui propose de lui enseigner à triompher du hasard en maîtrisant «*la science des nombres*». Il gagne alors facilement, et, perdant tout intérêt au jeu, fréquente «*la société des courtisanes*», se lie alors avec l'une, Olympia. Celle-ci est vite jalouse de Biondetto, le page, en qui elle a su voir une femme, et elle la fait poignarder. Alvare est alors bouleversé de tendresse pour Biondetta, cette «*femme adorée*».

Il refuse de tenir compte d'un rêve où, alors qu'il se promenait dans les ruines de Portici avec sa mère, donna Mencia, un modèle de piété, une main, celle de Biondetta, le poussa dans un gouffre, une autre, celle de sa mère, le sauva. Lui, qui tombe jour après jour sous le charme, accepte enfin de répondre à l'amour de celle dont «*le sexe fut avéré par la nécessité de panser ses blessures*». Mais il se retient de commettre «*le péché*». Il veut connaître «*le mystère de l'étrange apparition*» dans le souterrain. Biondetta lui explique qu'elle est un esprit élémentaire, une «*sylphide*» qui, ayant le droit de prendre un corps, et de s'associer parfois à un être humain, a été séduite par la vigueur de son âme qui l'a fait échapper à la terreur que les autres esprits voulaient lui faire subir pour le punir de son audace ; que, si elle est sauvée par l'amour d'un homme, elle pourra éviter son horrible destin en

acquérant, elle aussi, une complète humanité. Le jeune homme, attendri, accepte cette histoire en se disant : «Où est le possible? où est l'impossible?» Il aimerait pourtant être instruit des «connaissances qui ne sont point réservées au commun des hommes». Biondetta exige «un abandon absolu», et Alvare est sur le point d'y accéder quand il est étrangement dérangé par un chien. Il se rappelle alors qu'il ne peut se marier sans avoir l'assentiment de sa pieuse mère qui lui apparaît en songe. Cette pensée l'obsédant, il croit recevoir des messagers d'elle, croit qu'il a causé sa mort. Cela excite la colère de Biondetta dont il s'éloigne. Poussé par un orage, il entre dans une église où, sur un monument, il croit voir le portrait de sa mère. Il se décide à échapper à sa passion tyrannique, à revenir chez sa mère, en Estramadure.

En route, il est rattrapé par Biondetta qui se prétend en butte aux attaques d'un nécromancien qui l'a dénoncée comme étant un lutin. Elle utilise toutes les ruses féminines pour amadouer Alvare, et le faire succomber à ses charmes. Il se résigne alors à la présenter à sa mère, faire bénir par celle-ci leur union, et même «présenter à la cour de France l'épouse de dom Alvare Maravillas».

Cependant, le chemin est semé d'embûches : incidents répétés, arrêts multiples, mauvaise volonté de Biondetta qui, de toutes ses forces (démoniaques?), cherche à s'opposer au voyage en multipliant les sortilèges. Elle essaie de le faire tomber dans le péché suprême, qui mettrait pour toujours son âme à sa merci, mais il demeure inébranlable. Aux approches de Maravillas, il apprend que sa mère se meurt du chagrin que lui cause le dérèglement de sa conduite. Un orage détruit la voiture, et les force à se réfugier dans une maison où se célèbre un mariage paysan. Il y a là des «Égyptiens» et, par hasard, Alvare surprend deux vieilles diseuses de bonne aventure qui sont en train de tirer son propre horoscope. Mais Biondetta l'empêche plusieurs fois d'en entendre plus. Pour la nuit, on leur donne une seule chambre car on les croit mariés, et Biondetta parvient, en s'abandonnant aux larmes, à ce qu'Alvare succombe enfin à ses charmes. Elle triomphe, et lui fait la révélation terrible : «Je suis le Diable, mon cher Alvare, je suis le Diable !» En proie au remords de la faute commise, il doit maintenant connaître toute la puissance de son compagnon qui, dans une série de stupéfiants prodiges, suscite soudain un lieu fantastique, une ferme où il réapparaît avec son «effroyable tête de chameau» et pose de nouveau la question : «Che vuoi?». Alvare perd conscience.

Revenu à lui quelques heures après, il se retrouve seul, constate que Biondetta a disparu, mais aussi les mulâtiers, témoins de son aventure. Il se demande s'il n'a pas seulement fait un rêve. Il aurait dormi quatorze heures. Biondetta serait déjà partie pour Maravillas. Inquiet pour sa mère, décidé à prendre «l'état ecclésiastique» pour renoncer au «sexe charmant», il se hâte vers le château sans voir Biondetta qui disparaît mystérieusement.

Au château, tout est en ordre, sa mère en bonne santé. Il raconte l'extraordinaire aventure, et apprend que la mystérieuse ferme n'existe pas. Toute son aventure lui semble alors n'avoir été qu'un rêve, ainsi que donna Mencia veut l'en persuader. Dom Querbracuernos, un docteur de l'université Salamanque, à qui elle demande conseil, explique à l'imprudent hidalgo qu'il a provoqué «l'Esprit malin», que, pendant près d'un an, il avait vécu côte à côte avec le diable, que celui-ci a utilisé des ruses raffinées dont la dernière consiste à lui faire croire qu'il a simplement rêvé. Il lui conseille enfin de vivre auprès de sa mère, de lui obéir, de choisir une épouse qui lui convient, et de se marier sagement.

Analyse

(la pagination est celle de l'édition de la Guilde du livre, 1957)

Sources

Dans la conclusion du "*Diable amoureux*", Cazotte, qui, de tout temps, avait montré un penchant pour le surnaturel, avait été attiré vers les sciences occultes, fait explicitement référence à de réels ouvrages d'exorcisme des XVI^e et XVII^e siècles :

- '*La démonomanie*' de Bodin, en fait "*De la démonomanie des sorciers*" (1580), de Jean Bodin, qui définit le sorcier comme celui qui se pousse à quelque chose par des moyens diaboliques (Livre I^{er}), et cherche à prouver qu'ils ont des pouvoirs (Livre II).

- *“Le monde enchanté”* de Bekker (page 188), ouvrage publié en 1691 par ce théologien néerlandais qui y réfutait l'opinion vulgaire sur l'influence du démon.

Mais des chercheurs découvrirent qu'il connaissait aussi *“Le comte de Gabalis ou Entretiens sur les sciences secrètes”* (1670) où l'auteur, l'abbé de Villars, dévoilait plaisamment les mystères de la Cabale et de la Société des Rose-Croix.

Cazotte indiqua dans une de ses lettres qu'il avait surpris par hasard une conversation entre des membres d'une secte dont il ne donna pas le nom : *«Je me trouvai à portée d'entendre leur rapsodie, et profitant de tous leurs contes, dans un instant de gaieté, je fis “Le diable amoureux”, ne me doutant pas que je cassais bien des vitres. J'attirais sur moi l'attention de tous les sectaires de France, où sous différentes bannières il y en a bien plus qu'on ne l'imagine, et me vis exposé à la recherche et visite [...] de tous les chercheurs de choses occultes.»*

Ce qui commença comme une plaisanterie prit donc finalement un tour sérieux.

Intérêt de l'action

Le texte du *“Diable amoureux”*, où on peut voir des nouvelles en concaténation, connut une évolution significative.

Dans une première version, publiée en 1772, Alvare attirait le diable, mais parvenait à échapper à son étreinte, gardant son innocence, et chassant Biondetta ; une seconde partie détaillait ses malheurs car il était devenu suppôt de Satan ; mais le dénouement était vague. Cazotte, qui n'en était pas trop content lui-même, y revint à deux fois.

Dans sa seconde version, Alvare est la victime des manigances du diable, et passe toute la seconde partie du roman à exécuter ses ordres. Mais il ne fit que lire ce texte à ses visiteurs à Pierry, et ne le publia pas.

La troisième version, publiée en 1776 et que nous lisons aujourd'hui, présente une chute finale à demi rêvée, qui nous installe dans une grande incertitude.

On peut voir dans ce roman au charme bizarre :

- soit un récit d'aventures à rebondissements multiples, une histoire à suspense admirablement construite, qui nous séduit par sa richesse d'invention, par la grâce de ses détails pittoresques ou effrayants, qui est contée avec tant de verve et de naïveté qu'on en oublie l'invraisemblance ;
- soit une fantaisie de salon, «un malicieux divertissement d'homme bien élevé, fin et bienveillant, nonchalant et tendre» (Dominique Aury) qui ne devrait que faire rire, un conte s'amusant à faire peur à une époque où le diable était à la mode, un de ces jolis romans polis du XVIIIe siècle jouant sur les troublants travestissements, l'intrigue devenant l'attente du moment où le jeune homme succombera à la succube, le schéma habituel de la conquête d'une femme par un homme étant retourné (pour satisfaire un autre fantasme !) ; et il faut dire que son titre et le nom de son auteur ne font pas sérieux pour une raison que pourrait peut-être découvrir un spécialiste des connotations ;
- soit une oeuvre vraiment fantastique ;
- soit l'histoire d'une tentation et d'une initiation rédemptrice (Alvare a réussi, malgré les puissances du Mal, à faire son salut).

Le lecteur d'aujourd'hui est surtout sensible au caractère fantastique du roman. Il continue à se poser la question : *«N'était-ce qu'un songe?»*. Dès les premières lignes, il est plongé dans un univers, dont il ne sait s'il est celui du rêve ou de la réalité, de l'illusion ou du réel, tandis que, au cours de son inquiétante aventure, Alvare ne sait si Biondetta est une femme ou le diable en personne. Si le lecteur connaît l'étrangeté diabolique de la première apparition, comme le héros, il finit par l'oublier en partie. Et Cazotte sut parfaitement susciter l'angoisse en jouant sur les registres de l'humain et du surnaturel, du réalisme et de l'onirique, eut l'art de créer un climat inquiétant fait de soupçon, dans lequel le lecteur se perd sous l'oeil ironique de l'écrivain. C'est ce mélange qui fait du *“Diable amoureux”* une oeuvre originale. On peut voir en Cazotte le précurseur français du récit fantastique, considérer *“Le diable amoureux”* comme la première de ces oeuvres du genre fantastique qui apparurent au XVIIIe siècle.

Par rapport au merveilleux où une aventure se déroule dans un monde en harmonie avec le surnaturel, merveilleux qu'on trouvait traditionnellement dans les mythes, les légendes, les épopées, les contes, et, en Angleterre, dans les romans «gothiques», qui, à notre époque, se déploie dans la «fantasy» dont le maître est J.R.R. Tolkien (*«Le seigneur des anneaux»*), le véritable fantastique montre l'intrusion du surnaturel dans notre monde, ce qui suscite une épouvante (qui, toutefois, n'est guère présente dans *«Le diable amoureux»*) et permet l'hésitation entre une explication rationnelle et une explication irrationnelle du phénomène.

«Le diable amoureux», que Tzvetan Todorov choisit comme exemple initial dans son *«Introduction à la littérature fantastique»* (1970), est un roman fantastique pour les raisons suivantes :

- L'ambiguïté de Biondetta est totale. Il/elle est d'abord tantôt un page, tantôt une femme. Le page est doté cependant d'attributs quelque peu féminins : *«Les grâces de Biondetto, qui était sur le devant du carrosse, frappèrent encore davantage les spectateurs»* (page 53). Il devient une femme deux pages plus loin : *«Vos gens m'ont vue, et ils ont deviné mon sexe. Si j'étais une vile courtisane, vous auriez quelque égard pour les bienséances de mon état ; mais votre procédé pour moi est flétrissant, ignominieux : il n'est point de femme qui n'en fût humiliée.»* (page 55). *«Le prétendu page»* (page 59) devient *«Biondetta»* à la page suivante. Page 72, on lit : *«Biondetto [...] L'espace entre elle et moi.»* ; à la page 86 : *«Mon beau page est un jeune homme»*, et, à la page 87 : *«C'est une femme»*. Mais l'ambiguïté de Biondetta tient surtout au fait qu'on hésite constamment : est-elle une vraie femme et un démon imaginaire? ou un vrai démon et une femme imaginaire? L'hésitation est entretenue par un jeu narratif attestant sa féminité (ses grâces physiques, ses talents dont l'improvisation d'un chant qui est cité [pages 96-98] sur une musique qui est insérée dans le texte [page 95], les blessures réelles qu'elle reçoit, et qui semblent prouver qu'elle est bien une femme), ou au contraire ses pouvoirs magiques. Elle est désignée parfois par des fonctions qui la rejettent vers une masculinité démoniaque (*«mon créancier»*, *«mon page»*) et parfois par d'autres attestant ses pouvoirs magiques. Aucune norme n'est suffisante pour conclure certainement qu'elle est le diable, mais aucune ne l'est pour attester qu'elle ne l'est pas. Elle pourrait être *«un fantôme colorié, un amas de vapeurs brillantes, uniquement rassemblées pour en imposer à mes sens»* (page 104). Lorsque Alvare lui demande d'où elle vient, elle affirme : *«Je suis sylphide d'origine, et une des plus considérables d'entre elles.»* (page 109). Elle passe aussi pour être *«un lutin»*. D'où l'indécision qu'éprouve cruellement Alvare face à Biondetta et au long de son voyage de retour en Estramadure.

- Le diable agit dans le quotidien, et a perdu sa puissance d'épouvante. Les images démoniaques sont privées de poids immédiat, et, en ce sens, la scène à Portici est particulièrement réussie du fait du grotesque de la tête de chameau, de l'initiation ridiculement simple et facile d'Alvare, qui n'a pas peur (le malaise naîtra plus tard). Le diable ne cherche pas à s'emparer de son âme éternelle ; tout comme une femme, il se contente de le posséder ici-bas, sur terre. Le thème du diable traduisait surtout le souhait plus ou moins conscient d'échapper à toute limite. Il mettait au jour une soif de vertige et d'absolu qui, loin de se satisfaire d'éléments religieux, trouvait sa substance dans l'amour et dans le Mal. Comment ne pas évoquer le *«Faust»* de Goethe, toutes proportions gardées, bien sûr?

- Alvare, qui ne connaît que les lois naturelles, éprouve une hésitation constante et qui se maintient jusqu'à la fin face à un événement en apparence surnaturel. Il y a chez lui une intention rationaliste, mais il est impuissant à organiser le réel : *«Je ne concevais rien de ce que j'entendais»* (page 111). Il se demande (et le lecteur avec lui car il s'identifie au personnage) : *«Où est le possible? Où est l'impossible?»* (page 112), si ce qui lui arrive est vrai, si ce qui l'entoure est bien la réalité (et alors les sylphides existent) ou bien s'il s'agit simplement d'une illusion qui prend ici la forme du rêve. Ne pas trancher, c'est justement qualifier l'événement de fantastique. La confusion des plans naturel et surnaturel, que le roman pose dès son début pour les déconstruire simultanément, efface toute possibilité d'élucidation, et introduit dans le texte l'affrontement de la crédulité et de l'incrédulité, avant de rétablir «in fine» leur coexistence complémentaire.

La réduction du fantastique se fait alors par le recours au rêve : la révélation (*«Je suis le Diable»*) est peut-être rêvée. Alvare se demande : *«Ai-je dormi? Serais-je assez heureux pour que tout n'eût été qu'un songe?»* (page 179). Dom Quebracuernos affirme : *«Vous auriez rêvé cette ferme et tous ses habitants»* [page 186]). Mais il effectue un retournement final qui relance l'hésitation : *«La vision qui*

vous a frappé était moins l'effet de sa malice, qu'un rêve occasionné par les vapeurs de votre cerveau» (page 190), la ruse dernière du diable consistant à faire croire à sa victime qu'elle a simplement rêvé. La conclusion réduit le fantastique, et fait du roman un conte diabolique orthodoxe.

Que le récit soit à la première personne, le plus souvent au présent, et que le narrateur soit un sceptique qui affronte le surnaturel et dont la conviction est battue en brèche sont aussi des caractéristiques fondamentales du fantastique. Le narrateur représente le lecteur qui est maintenu dans le doute parce que Cazotte, avec une déconcertante simplicité, adapte un art parfaitement réaliste à un sujet fantastique : c'est à peine si une ironie fort élégante suggère à l'esprit du lecteur le soupçon que de mystérieuses profondeurs pourraient se dissimuler sous la veine transparente du récit, qui est net, simple, qui établit une harmonie entre le naturel des sentiments et le surnaturel des fantasmagories, qui se démarque par son brio particulièrement séduisant. Le fantastique tient donc aussi à une habileté littéraire.

«*Le diable amoureux*» est souvent considéré comme le premier texte fantastique français, car, dans un monde qui est bien le nôtre, celui que nous connaissons, sans diables, sylphides, ni vampires, se produit un événement qui ne peut s'expliquer par les lois de ce même monde familier. Une attentive lecture de la fin du texte révèle qu'il est impossible de conclure si Alvare a rêvé, imaginé, échappé de justesse ou bien a été irrémédiablement séduit par le diable. Celui qui perçoit l'événement doit opter pour l'une des deux solutions possibles : ou bien il s'agit d'une illusion des sens, d'un produit de l'imagination, et les lois du monde restent alors ce qu'elles sont ; ou bien l'événement a véritablement eu lieu, il est partie intégrante de la réalité, mais alors cette réalité est régie par des lois inconnues de nous. Ou bien le diable est une illusion, un être imaginaire ; ou bien il existe réellement, tout comme les autres êtres vivants : avec cette réserve qu'on le rencontre rarement. Le fantastique occupe le temps de cette incertitude ; dès qu'on choisit l'une ou l'autre réponse, on quitte le fantastique pour entrer dans un genre voisin, l'étrange ou le merveilleux.

Intérêt littéraire

La langue de Cazotte est élégante, sans préciosité. Mais elle est marquée de particularités du XVIIIe siècle qui donnent au texte un caractère aimablement désuet :

- Biondetta est «*une personne du sexe*», tandis que «*son sexe fut avéré par la nécessité de panser ses blessures*» (page 106) ; elle est un «*objet*» (pages 59, 114, 134).
- Alvare note : «*Le brillant de mon équipage éblouit un peu la garde*» (page 53), mentionne «*le nouveau train dont je venais de faire la montre*» (page 53).
- Il rappelle «*l'heure de (s)a nativité*» (page 158) ;
- Alors qu'il parle de sa coiffure, il emploie les mots «*cadennette*» et «*rosette*» (page 179) : la «*cadennette*», qui devait son nom au sire de Cadenet, frère du connétable de Luynes, qui la mit à la mode et qui devint d'un usage général dans l'armée au XVIIIe siècle, consistait en deux tresses de cheveux partant du milieu du crâne et se retroussant de chaque côté de la tête sous le chapeau ; la «*rosette*» était le petit cercle d'étoffe qui tenait ces tresses.
- Alvare pouvant avoir besoin d'argent, Biondetta dit s'en être «*précautionnée*» (page 66).
- Il raconte : «*Dans cette course indéterminée, mes pas s'adressent vers une garde-robe*» (page 93).
- Il demande : «*Développez-moi le mystère de l'étrange apparition qui affligea mes regards*» (page 107).
- Il se plaint : «*Ma voiture, qui semblait neuve et bien assemblée, se dément à chaque poste*» (page 134).
- Il reconnaît : «*Mon orgueil compromis servait de frein à la violence de mes désirs*» (page 135).
- Il ne craint pas l'hyperbole pour décrire son hésitation : «*J'ai balancé, pendant des siècles, à faire un choix*» (page 168).

On trouve aussi des constructions étonnantes, qui seraient incorrectes aujourd'hui : «*Satisfait de me trouver sur la route de l'Espagne, de l'aveu et en compagnie de l'objet...*» (page 134) - «*Un complot formé dans sa tête de vaincre ma résistance à ses vues.*» (page 141).

La prose de Cazotte est claire, rapide : «*Je les pressai de se mettre à table ; le page avançait les sièges avec une promptitude merveilleuse. Nous étions assis ; j'avais rempli les verres, distribué des fruits ; ma bouche seule s'ouvrait pour parler et pour manger, les autres restaient béantes.*» (page 43).

Le récit est fait d'une voix égale, innocente. Le fantastique est nettement désigné : «*Ah ! Biondetta, disais-je, si vous n'étiez pas un être fantastique ! si vous n'étiez pas ce vilain dromadaire !*» (page 60) - «*Être fantastique, dangereuse imposture !*» (page 99) - «*Ô Biondetta ! lui dis-je, je suis comblé d'amour, persuadé que vous n'êtes point un être fantastique*» (page 107).

Mais le style peut être fleuri, en particulier pour décrire le visage de Biondetta : «*Figurez-vous l'aurore au printemps, sortant d'entre les vapeurs du matin avec sa rosée, ses fraîcheurs, et tous ses parfums.*» (page 63) - «*Son visage, dépouillé de tout autre ornement, brillait de ses seules perfections. On croyait voir un transparent sur son teint. On ne pouvait concevoir comment la douceur, la candeur, la naïveté pouvaient s'allier au caractère de finesse qui brillait dans ses regards.*» (page 69) ; il faut toutefois regretter les répétitions : «*brillait [...] brillait*» ; «*pouvait [...] pouvait*»). La concordance des temps n'est pas toujours maintenue : «*Cependant l'orage, après s'être annoncé de loin, approche, et mugit d'une manière épouvantable. Le ciel paraissait un brasier agité par les vents en mille sens contraires ; les coups de tonnerre, répétés par les antres des montagnes voisines, retentissaient horriblement autour de nous. Ils ne se succédaient pas, ils semblaient s'entre-heurter. Le vent, la grêle, la pluie se disputaient entre eux à qui ajouterait le plus à l'horreur de l'effrayant tableau dont nos sens étaient affligés. Il part un éclair qui semble embraser notre asile. Un coup effroyable suit.*» (page 140).

On s'amuse à la grandiloquence de la déclaration d'amour à Biondetta quand elle est blessée (pages 104-105), ou quand Alvare veut se délivrer : «*Je suis dévoré de la passion la plus tyrannique.*» (page 123), du traitement du thème de l'amour : «*Une flamme céleste, le seul ressort au moyen duquel l'âme et le corps peuvent agir réciproquement l'un sur l'autre*» (pages 132-133) - «*Ô pouvoir des larmes ! c'est sans doute le plus puissant de tous les traits de l'amour !*» (page 170). Cette grandiloquence devient comique dans : «*Ma mère ! ma mère ! je ne suis donc pas votre assassin ?*» (page 183).

Il reste que «*Le diable amoureux*» est un chef-d'œuvre de style qui, par sa grâce, sa concision, son élégance et sa clarté, prend rang parmi les grands classiques français du XVIIIe siècle. Et, en effet, plus que son ésotérisme, ce sont ses qualités littéraires qui ont séduit.

Intérêt documentaire

Le roman est d'abord, dans une certaine mesure, un tableau du XVIIIe siècle, de l'Italie du Sud (sont évoqués Naples et les ruines de Portici, au pied du Vésuve), de la vie à Venise : ses «*calle*» (page 121), ses gondoliers et leurs barcaroles, son carnaval («*Un masque poignardait Biondetta*» [page 100]), le jeu qui se pratiquait dans les maisons de campagne, les «*casins*» (page 79, de l'italien «*casino*») : «*Je perdís au "ridotto"* [une maison de jeu de Venise], *en une soirée, treize cents sequins* [pièces d'or qui avaient cours à Venise]» (page 79).

Mais ce qui apparaît surtout, c'est l'intérêt de Cazotte pour le surnaturel. Il est en quelque sorte représenté par Alvare qui veut acquérir «*les connaissances qui ne sont point réservées au commun des hommes*» (page 114), «*la haute science*» (page 119). Ces connaissances, cette science sont celles d'un monde invisible qui existerait en même temps que le monde visible, mais que les esprits rationnels nient, rejettent parmi les superstitions. Les croyants qui adhèrent à une religion seraient mal venus de le refuser, mais ils ne l'admettent que sous caution théologique et dans des limites d'ailleurs variables. Croire en Dieu, c'est aussi croire au diable. Mais, à côté des croyants soumis aux orthodoxies, il en est d'autres qui croient en Dieu et en le diable à leurs façons, qui croient aussi à des êtres invisibles mais non incorporels car ils ont un corps léger que nos faibles yeux ne voient plus, qui échappent à nos mains lourdes : démons, «*esprits élémentaires*» (les esprits des quatre éléments, les différentes sortes de nymphes), «*sylphes*», «*salamandres*», «*gnomes*», «*ondins*» (page 108), lutins, farfadets, trolls, gobelins, kobolds, korrigans, fées, etc., et veulent avoir pouvoir sur eux, car cette

possibilité aurait été donnée à l'être humain. Il faut, pour cela, pratiquer un rituel que prétendent révéler des sociétés secrètes comme celles qu'a vu éclore le XVIII^e siècle qui opposaient au rationalisme une mystique, une théosophie, qui ouvraient aux adeptes l'accès au monde invisible. Pour cela, il fallait être initié, d'où l'idée de secret, d'ésotérisme.

La question qu'il faut se poser est : le livre est-il un document ésotérique sérieux?

Cazotte s'amusa à y faire étalage de pratiques magiques, les exposant avec une certaine irrévérence et une ironie légère.

On ne s'étonne guère de l'utilisation de l'astrologie (pages 156-157).

Mais l'évocation du diable est plus impressionnante : elle se fait dans un souterrain aux noires et multiples avenues, et dans l'Italie du Sud, région qui est taraudée de labyrinthes naturels : la bouche de l'Enfer comme l'ancre de la Sibylle se situent près des volcans ; or Portici est situé près du Vésuve. On fait entrer Alvare dans un «*pentacle*» (page 32), une étoile à cinq branches inscrite dans un cercle tracé sur le sol ; il faut se placer au centre pour prononcer la «*formule d'évocation*» (page 33). Ce rituel se rattache à la plus lointaine tradition grecque autant qu'aux enseignements des alchimistes.

Il est à remarquer que c'est secondairement qu'Alvare évoque le diable ; ce qu'il voulait faire apparaître, c'est un esprit sur lequel il aurait du pouvoir, qu'il mettrait à son service, et qui, dans son idée, n'avait rien de démoniaque.

Si le diable appelé par Alvare se change en une petite chienne, ce n'est pas du tout un hasard : Cazotte obéissait à la tradition à la fois la plus ancienne et la plus populaire, car, pendant les siècles dominés par le christianisme, on pensa que les chiens, et surtout les chiens noirs, sont, après avoir été les animaux d'Hécate, une figuration du diable. Mais il fit preuve de dérision à l'égard du diable en l'appelant Biondetta (un diminutif : blondinette), en lui donnant des pouvoirs aussi limités (son diable a besoin de l'accord de sa victime : «*Je désirais ta possession, et il fallait, pour que j'y parvinsse, que tu me fisses un libre abandon de toi-même*» [page 176]). Et que de peine il a de rendre Alvare amoureux ! une simple femme aurait plus vite réussi ! Tout ce dont Biondetta est capable, c'est de le combler d'argent et d'accumuler les obstacles qui l'empêcheront de rejoindre sa mère. Le diable sait qu'il sera vaincu par une sainte femme, une mère est toujours une pieuse et sainte femme ! et la mère est traditionnellement l'obstacle aux débordements de la sexualité de son fils. D'autre part, il est bien facile aussi de se libérer de «*Béelzébut*» ! Cazotte a donc parlé très légèrement du diable (il lui fait dire : «*Je ne suis pas aussi dégoûtant que l'on me fait noir*» [page 173]) et d'esprits élémentaires.

Certains spécialistes reprochent au diable de Cazotte de n'être guère orthodoxe : en bonne théorie occultiste, on ne peut l'associer à cet esprit élémentaire ou à cette sylphide ou à ce lutin que serait Biondetta. Mais Cazotte, s'il présente l'aspect doré et chatoyant de l'univers occulte dont le fantastique des sabbats et des évocations diaboliques est l'aspect noir et tragique, eut le mérite de faire du diable la femme en tant qu'objet du désir, de l'identifier à la libido. Cette identité du diable et du désir sexuel est affirmée d'une façon non ambiguë car il ne cherche pas à s'emparer de l'âme éternelle d'Alvare ; tout comme une femme, il se contente de le posséder ici-bas, sur terre.

D'autres, au contraire, ont pris fort au sérieux l'ésotérisme de Cazotte, ont été étonnés de découvrir chez lui un savoir aussi précis, en oubliant toutefois la vogue de la démonologie mondaine. Nerval indique que «*les livres traitant de la cabale et des sciences occultes inondaient alors les bibliothèques ; les plus bizarres spéculations du Moyen Âge ressuscitaient sous une forme spirituelle et légère, propre à concilier à ces idées rajeunies la faveur d'un public frivole, à demi impie, à demi crédule, comme celui des derniers âges de la Grèce et de Rome.*»

L'intrigue du roman serait fondée sur les enseignements des cabalistes, la cabale étant devenue, de son sens premier de «*Kabbale*», mot hébreu désignant l'interprétation mystique et ésotérique de la Bible hébraïque à partir des vingt-deux signes de l'alphabet hébraïque, science occulte en général dont un des objets est la communication avec les être surnaturels), mais rien de précis n'en est dit, car, en fait, Cazotte n'en savait rien ! La même imprécision se retrouve avec «*nécromancien*» (page 108), la nécromancie étant une science occulte qui prétend évoquer les morts pour obtenir d'eux des révélations de tous ordres, particulièrement sur l'avenir. On trouverait aussi dans ce roman beaucoup des pratiques secrètes des mouvements illuministes, réservées aux seuls initiés. Mais Nerval indiqua

: «Le rôle un peu noir que l'auteur fait jouer en définitive à la charmante Biondetta suffirait à indiquer qu'il n'était pas encore initié, à cette époque, aux mystères des cabalistes ou des illuminés, lesquels ont toujours soigneusement distingué les esprits élémentaires [c'est-à-dire relevant des quatre éléments], sylphes [qui habiteraient l'air], gnomes [qui habiteraient la terre], ondins [qui habiteraient l'eau] ou salamandres [qui habiteraient le feu], des noirs suppôts de Belzébuth». Pour lui, Cazotte «s'est laissé aller au plus terrible danger de la vie littéraire, celui de prendre au sérieux ses propres inventions».

Intérêt psychologique

On peut penser qu'à l'époque de sa parution le véritable dépaysement dans "*Le diable amoureux*" ne tenait pas à la référence au diable, en fait trop familier au lecteur et à l'auteur, mais plutôt à cette «polissonnerie», au tableau du désir sensuel, à la peinture de la passion chez les personnages d'Alvare et de Biondetta qui ont une aventure galante.

Cazotte a, habilement, fait d'abord de Biondetta une séduisante adolescente : elle est jolie, fragile, tendre, sensible, touchante ; elle a toutes les grâces, tous les talents, tout l'esprit, d'une femme charmante.

Mais, bientôt, il apparaît qu'elle possède tous les moyens de séduction d'une femme expérimentée, amoureuse et même passionnée. Son comportement de Biondetta ne diffère en rien de celui d'une femme amoureuse. Ou d'un homme amoureux car une longue ambiguïté est maintenue entre Biondetto et Biondetta, laissant d'ailleurs percer une tentation homosexuelle voilée : «*Mon page, le jeune homme le plus beau, le plus affectionné, le plus doux.*» (page 76). Quoi qu'il en soit, ce qui est inadmissible pour les ésotéristes mais séduit le lecteur sentimental, ce diable incarné en un être humain est, situation pathétique, condamné à en connaître les faiblesses et à en vivre les douleurs : «*Je suis femme par mon choix, Alvare ; mais je suis femme enfin, exposée à ressentir toutes les impressions ; je ne suis pas de marbre. J'ai choisi entre les zones la matière élémentaire dont mon corps est composé ; elle est très susceptible ; si elle ne l'était pas, je manquerais de sensibilité.*» (page 132). Sa relation sentimentale avec Alvare a beaucoup de vraisemblance psychologique (attachement, jalousie, séduction, hésitations, pudeurs). Cette femme aimante se laisse blesser par une rivale. Elle déclare alors : «*Si je meurs, ce sera pour vous ; si je vis, ce sera pour vous aimer.*» (page 106). Ce diable n'étant qu'une femme craint le tonnerre, et Alvare s'étonne : «*Et que vous fait le tonnerre, à vous, habituée à vivre dans les airs, qui l'avez vu tant de fois se former, et devez si bien connaître son origine physique?*» (page 139). De façon paradoxale à nos yeux, elle renonce à son état de sylphide parce qu'elle y est «*esclave des évocations des cabalistes, jouet de leurs fantaisies*» (page 109) pour n'être qu'une femme soumise, ce qui ennoblirait son essence : «*Si je me réduis au simple état de femme, si je perds, par ce changement volontaire, le droit naturel des sylphides et l'assistance de mes compagnes, je jouirai du bonheur d'aimer et d'être aimée ; je servirai mon vainqueur ; je l'instruirai de la sublimité de son être, dont il ignore les prérogatives ; il nous soumettra, avec les éléments dont j'aurai abandonné l'empire, les esprits de toutes les sphères. Il est fait pour être le roi du monde, et j'en serai la reine, et la reine adorée de lui.*» (page 110). Par contre, on peut remarquer la conception moderne qu'elle se fait du mariage : «*J'ai votre parole, vous avez la mienne : voilà l'essentiel.*» (page 166).

Finalement, elle déploie des pouvoirs surnaturels, renverse les obstacles, rapproche les distances, fait naître les occasions à volonté, et profite de tout avec une grande dextérité. .

Le personnage d'Alvare ne manque pas d'intérêt.

S'il se veut un esprit fort et curieux, il a d'abord été en fait animé par le simple désir sexuel, Cazotte notant dans son épilogue : «*Il arrive à sa victime ce qui pourrait arriver à un galant homme, séduit par les plus honnêtes apparences*».

Mais il en arrive vite à connaître un véritable amour fou pour cet être ambigu qu'il veut humain, comme le révèle la péripétie de l'attentat d'Olympia : «*Je ne vois plus qu'une femme adorée, victime d'une prévention ridicule, sacrifiée à ma vaine et extravagante confiance, et accablée par moi jusque-*

là des plus cruels outrages.» (page 101). Il est ému par «ce beau corps sanglant, atteint de deux énormes blessures» (page 102).

Mais il prend conscience des «suites nécessairement fâcheuses de [sa] passion» (page 142), voit bien en Biondetta «l'écueil de [sa] raison» (page 78). Lorsqu'il croit avoir péché en faisant l'amour avec le diable, que s'impose à lui l'idée de la nature maléfique de cette femme, il se dit prêt à «s'ensevelir dans un cloître», s'écriant : «Sexe charmant, il faut que je renonce à vous, une larve infernale s'est revêtue de toutes les grâces dont j'étais idolâtre.» (page 181). Mais la vraie opposition au désir sexuel est maintenue par l'image de sa mère qui lui «apparaît à tous les instants décisifs de l'intrigue» (Tzvetan Todorov), qui le sauve quand «une main tout à coup [le] pousse dans un précipice [...] celle de Biondetta», car «une autre main [le] retire», celle de sa mère (page 103). La leçon finale est que «la relation avec une femme, pour ne pas être diabolique, doit se voir surveillée et censurée maternellement» (Tzvetan Todorov). Il se sent coupable d'avoir conduit «[sa] mère au tombeau par le dérèglement de [sa] conduite» (page 145).

Alvare est donc doté d'une ambiguïté psychologique qui le fait aller de la faiblesse à l'obstination, de l'exigence à la soumission, de la pudeur à la lubricité. Il est pourvu de déterminations contradictoires : soumis au «point d'honneur» (page 135) et à la tradition, il est également grisé par une dangereuse liberté soudain découverte, celle d'aimer à sa guise et de jouer avec le feu. Il est animé d'une sorte de vertige devant le mal : «Je me jetai à sa tête, pour me débarrasser en quelque sorte de moi-même.» (page 85). Par abus de sa liberté, il travaille sciemment, quoique avec terreur, à sa propre ruine. Il oublie qu'il a lui-même créé son malheur, qu'il a lui-même appelé le diable ; que tantôt il le reconnaît et tantôt l'ignore sous l'apparence de Biondetta qu'il s'applique à fuir tout en l'aimant et en lui portant aide. Chacune de ses démarches est à la fois d'une exceptionnelle gravité et d'une exceptionnelle gratuité, puisqu'elle fait une large place à la contradiction.

Intérêt philosophique

Le grand mérite du «*Diable amoureux*» est, le dénouement laissant le sens ouvert, d'offrir une pluralité de lectures possibles, de connaître des interprétations très diverses.

Avec cet ouvrage si léger en apparence, Cazotte posait le problème du Mal dans la société contemporaine car, dans ce conte allégorique, s'affrontent les forces du Bien et celles du Mal. L'être humain y est vu comme la victime potentielle d'un Satan omniprésent. Mais il peut choisir librement sa voie au milieu du Bien et du Mal. Et, si on assiste à une tentation, on voit aussi une initiation rédemptrice : Alvare a réussi, malgré les puissances du Mal, à faire son salut.

Cazotte indiqua bien un but moral : «Dans toutes les occasions où nous avons besoin de secours extraordinaires pour régler notre conduite, si nous les demandons avec force, dussions-nous n'être pas exaucés, au moins, en nous recueillant pour les recevoir, nous nous mettons dans le cas d'user de toutes les ressources de notre propre prudence.» (page 124). Et il aboutit à une démonstration morale orthodoxe qu'on peut, non sans ironie, résumer ainsi : écoutez votre maman et méfiez-vous des aventurières. Cependant, cette leçon est démentie par tout le récit, et semble surajoutée.

Le livre témoigne surtout de la désacralisation que connaît la société occidentale moderne. Alvare jouerait en toute connaissance et en toute conscience son salut éternel s'il savait que Biondetta est le diable. Mais, comme est introduite la possibilité du rêve, de l'illusion subjective, on assiste à une laïcisation du sortilège par un scepticisme badin : Cazotte plaisante à propos du diable et de la morale traditionnelle, suggère l'incrédulité inséparable de la nouvelle liberté qui s'offrait dans la seconde moitié du XVIIIe siècle.

Il fit de son livre une charmante satire des prétentions des partisans des Lumières. En effet, si «le XVIIIe siècle s'était baptisé le siècle des lumières par la voix de ses plus grands écrivains» (Dominique Aury), s'il a vu les philosophes vouloir faire triompher la raison, le cartésianisme, le scepticisme, s'il a affaibli le contexte religieux en érigeant le doute en système, s'il a glissé progressivement vers une société d'où le divin et le surnaturel étaient bannis, il a vu aussi apparaître une réaction rapide à cet excès de rationalisme, de nombreuses personnes, désarmées devant un

ciel devenu vide, s'intéressant à des chemins nouveaux qui satisferaient leur goût de l'étrange, de l'inconnu, du mystère, du surnaturel, leur soif d'une spiritualité revivifiée. En attestent la renommée de Mesmer (médecin autrichien qui tenta de démontrer l'existence d'un fluide universel provenant des corps célestes et qui influencerait le système nerveux), de Swedenborg (théosophe suédois qui prétendait communiquer avec les esprits), le succès des livres sur la cabale et les sciences occultes (Cazotte dévora "*La démonomanie des sorciers*" de Bodin, "*Le monde enchanté*" de Bekker), la vogue de différentes sectes, confréries et sociétés secrètes (francs-maçons, rose-croix, philalèthes, illuminés, etc.). Or, si le diable avait été ramené au rang de superstition, on ne manquait pas d'avoir toujours à son égard une ambivalence qu'a bien rendue Mme du Deffand : alors qu'on lui demandait si elle croyait aux fantômes, elle répondit : «Non, mais j'en ai peur !».

Le contrat diabolique est utilisé pour orchestrer le dialogue fondamental de la raison et de la déraison, de la fausseté et de la vérité, pour offrir l'occasion d'une enquête sur le défaut de réalité et sur les incertitudes de la fonction du réel : «*Tout ceci me paraît un songe ; mais la vie humaine est-elle autre chose?*» (page 111). La folie d'Alvare (ou sa crainte de la folie) est, pour lui, l'aveu, la reconnaissance de l'impuissance de la raison : qu'il choisisse l'une ou l'autre des solutions, il court inévitablement le risque de l'erreur.

Destinée de l'œuvre

"*Le diable amoureux*" fut publié pour la première fois en 1772. L'oeuvre fut jugée «originale et neuve» par "L'année littéraire". Elle connut alors un vif succès, et fit de Cazotte un auteur à la mode, ses contemporains appréciant avant tout la fantaisie et la sensualité du roman.

Il fut republié en 1776, et c'est ce texte que nous lisons aujourd'hui.

Il préfigurait le roman noir anglais (M.G. Lewis, après avoir lu "*Le diable amoureux*", fit paraître "*Le moine*" en 1795), les œuvres d'Hoffmann ("*Les élixirs du diable*" parurent en 1816) et les oeuvres fantastiques du XIXe siècle français.

Il tomba dans l'oubli avant d'en être tiré par les romantiques :

En 1822, Charles Nodier renouvela le thème du "*Diable amoureux*" dans sa nouvelle "*Trilby*". Puis, surtout, en 1836, il publia une autre nouvelle intitulée "*Monsieur Cazotte*", où il indiqua qu'en 1792, alors qu'il avait dix ans, sa famille vint à Paris, et descendit dans un hôtel rue de la Verrerie où se réunissaient pour des veillées divers hommes de lettres dont Jacques Cazotte. Il se souvenait ainsi de lui : «À une extrême bienveillance, qui se peignait dans sa belle et heureuse physionomie, à une douceur tendre que ses yeux bleus encore fort animés exprimaient de la manière la plus séduisante, M. Cazotte joignait le précieux talent de raconter mieux qu'homme du monde des histoires, tout à la fois étranges et naïves, qui tenaient de la réalité la plus commune par l'exactitude des circonstances et de la féerie par le merveilleux. Il avait reçu de la nature un don particulier pour voir les choses sous leur aspect fantastique, et l'on sait si j'étais organisé de manière à jouir avec délices de ce genre d'illusion. Aussi, quand un pas grave se faisait entendre à intervalles égaux sur les dalles de l'autre chambre ; quand sa porte s'ouvrait avec une lenteur méthodique, et laissait percer la lumière d'un falot porté par un vieux domestique moins ingambe que le maître, et que M. Cazotte appelait gaiement son pays ; quand M. Cazotte, un homme grand et maigre, aux admirables cheveux blancs, paraissait lui-même avec son chapeau à trois cornes, sa longue redingote de camelot vert brodé d'un petit galon, ses souliers à bouts carrés fermés très avant sur le pied par une forte agrafe d'argent, et sa haute canne à pomme d'or, je ne manquais jamais de courir à lui avec les témoignages d'une joie folle, qui était encore augmentée par ses caresses.» Il raconta une histoire étrange, survenue cinquante ans plus tôt, en 1740, qui impliquait une mystérieuse vieille femme appelée Mme Lebrun. Pour lui, bien qu'elle aurait eu près de cent vingt-cinq ans, elle devait être l'ancienne courtisane Marion de Lorme. Cette année-là, il avait vingt ans, et arrivait à Paris. Il était recommandé à un certain M. Labrousse qui avait trois filles. Il ne tarda pas à tomber amoureux de l'une d'elles, appelée Angélique. Mais, alors qu'elle avouait l'aimer aussi, elle refusa de s'engager en évoquant une mystérieuse prédiction de Mme Lebrun, sa voisine. Elle ne se voyait pas survivre plus de trois mois à la mort de celle-ci. Cazotte demanda alors à voir cette Mme Lebrun, surnommée «la fée d'ivoire», à laquelle on prêtait des absences mystérieuses, des pouvoirs de magicienne, et des dons de voyance. Elle lui aurait révélé une fin tragique, «une catastrophe de sang». Mais Cazotte n'acheva pas le récit

de cette entrevue. Il la remit à plus tard, et prit congé. Après son départ, les autres hommes de lettres jugèrent son récit de médiocre qualité dramatique, mais Nodier ne fut pas de cet avis : «Pour moi, pensai-je tout bas, j'en ferai un jour un bon pasticcio, et je ne perdrai pas un seul des détails qui m'ont frappé, car j'écrirai dès ce soir.»

- Gérard de Nerval qui, en 1845, préfaça une réédition du "*Diable amoureux*" ; qui, en 1852, consacra à Cazotte un long article dans "*Les illuminés*", décelant dans "*Le diable amoureux*" ce qu'il appelait le «surnaturalisme», y voyant une oeuvre initiatique où l'auteur nous transmettrait un savoir ésotérique qu'il faudrait lire derrière la fantaisie du conte.

- Baudelaire qui, dans "*Le possédé*", n'oublia pas la conjuration dictée à Alvare par Biondetta : «Ô mon cher Bézébut, je t'adore...», dégagea aussi le sens symbolique de ce démon devenu tête de chameau : «Grand singe, grand serpent, mon petit âne mélancolique. De pareils caprices de langue trop répétés [...] témoignent d'un côté satanique dans l'amour [...]. Le chameau de Cazotte, chameau, diable et femme» ("*Fusées*").

"*Le diable amoureux*" retomba dans l'oubli. Il fut ressuscité à partir de 1977.

Aujourd'hui, le roman est considéré non seulement comme le chef-d'œuvre de Cazotte, mais comme une des oeuvres les plus originales de la littérature du XVIIIe siècle, surtout comme le premier essai de littérature fantastique en France (pays où l'on y est peu enclin car, comme le nota Gérard de Nerval, «L'esprit net et sensé du lecteur français se prête difficilement aux caprices d'une imagination rêveuse, à moins que cette dernière n'agisse dans les limites traditionnelles et convenues des contes de fées ou des pantomines d'opéra»), et même comme un modèle du genre.

Nerval rapporta qu'on racontait qu'en 1772, peu après la publication du "*Diable amoureux*", un «adepte» d'une secte aux rites secrets, était venu trouver Cazotte pour lui reprocher de les avoir divulgués :

«Ce mystérieux personnage au maintien grave, aux traits amaigris par l'étude et dont un manteau brun drapait la statue imposante demanda à lui parler en particulier, et quand on les eut laissés seuls, l'étranger aborda Cazotte avec quelques signes bizarres, tels que les initiés en emploient pour se reconnaître entre eux. Cazotte, étonné, lui demanda s'il était muet, et le pria d'expliquer mieux ce qu'il avait à dire. Mais l'autre changea seulement la direction de ses signes et se livra à des démonstrations plus énigmatiques encore. Cazotte ne put cacher son impatience. "Pardon, monsieur, lui dit l'étranger, mais je vous croyais des nôtres et dans les plus hauts grades.

– Je ne sais ce que vous voulez dire, répondit Cazotte.

– Et sans cela, où donc auriez-vous puisé les pensées qui dominent dans votre "*Diable amoureux*"?

– Dans mon esprit, s'il vous plaît.

– Quoi ! ces évocations dans les ruines, ces mystères de la cabale, ce pouvoir occulte d'un homme sur les esprits de l'air, ces théories si frappantes sur le pouvoir des nombres, sur la volonté, sur les fatalités de l'existence, vous auriez imaginé toutes ces choses?

– J'ai lu beaucoup, mais sans doctrine, sans méthode particulière.

– Et vous n'êtes pas même franc-maçon?

– Pas même cela.

– Eh bien, monsieur, soit par pénétration, soit par hasard, vous avez pénétré des secrets qui ne sont accessibles qu'aux initiés de premier ordre, et peut-être serait-il prudent désormais de vous abstenir de pareilles révélations.

– Quoi ! j'aurais fait cela ! s'écria Cazotte effrayé ; moi qui ne songeais qu'à divertir le public et à prouver seulement qu'il fallait prendre garde au diable.

– Et qui vous dit que notre science ait quelque rapport avec cet esprit des ténèbres? Telle est pourtant la conclusion de votre dangereux ouvrage. Je vous ai pris pour un frère infidèle qui trahissait nos secrets par un motif que j'étais curieux de connaître... Et, puisque vous n'êtes en effet qu'un profane ignorant de notre but suprême, je vous instruirai, je vous ferai pénétrer plus avant dans les mystères de ce monde des esprits qui nous presse de toutes parts, et qui par l'intuition seule s'est déjà révélé à vous.

Cette conversation se prolongea longtemps ; les biographes varient sur les termes, mais tous s'accordent à signaler la subite révolution qui se fit dès lors dans les idées de Cazotte, adepte sans le savoir d'une doctrine dont il ignorait qu'il existât encore des représentants. Il avoua qu'il s'était montré sévère, dans son "*Diable amoureux*", pour les cabalistes, dont il ne concevait qu'une idée fort vague, et que leurs pratiques n'étaient peut-être pas aussi condamnables qu'il l'avait supposé. Il s'accusa même d'avoir un peu calomnié ces innocents esprits qui peuplent et animent la région moyenne de l'air, en leur assimilant la personnalité douteuse d'un lutin femelle qui répond au nom de «Béelzébut».

L'existence de telles sectes s'explique parce qu'alors que la philosophie des Lumières se déployait sous l'égide de la raison, avait foi dans le progrès, appréciait la rapidité des avancées de la science, applaudissait au côté spectaculaire des inventions, incitait les inventeurs à se lancer dans des extrapolations hardies qui parlaient à l'imaginaire, considérait que l'être humain peu à peu échappait aux ténèbres de l'ignorance et de la superstition, et découvrait les lois qui régissent l'univers, d'autres esprits, dits «illuminés», poussés par le même besoin de savoir, animés par un désir de beauté et de merveilleux, regardaient au-delà de la science et au-delà de la raison, faisaient appel aux vieux savoirs bien antérieurs aux découvertes de la science que sont l'ésotérisme, l'hermétisme, l'occultisme, pour ébranler le matérialisme, croyaient qu'il existerait une correspondance entre le monde matériel et le monde spirituel, qui serait même le seul réel, pensaient que le Mal est incarné dans le diable, cause de tous les malheurs passés et présents, auquel il fallait opposer les forces du Bien, se placer sous la protection de Dieu, tendaient à une vision unifiée de l'être humain et du monde, une vision cosmogonique où l'individu apprend à découvrir un univers qui le dépasse et se retrouve héritier d'un vieux savoir.

Comme Cazotte avait fait la connaissance de la marquise de Croaslin, une femme exaltée qui, après une jeunesse aventureuse, s'était entichée de mysticisme, en 1775, il se mit en rapport avec la secte des Élus Cohens de Lyon, qui appartenait au mouvement martiniste, ainsi nommé d'après ses fondateurs, Martinès de Pasqually et son disciple, Saint-Martin. Le martinisme renouvait simplement les rites cabalistiques du XIe siècle, dernier écho de la formule des gnostiques, où quelque chose de la métaphysique juive se mêlait aux théories obscures des philosophes alexandrins. On y professait que l'intelligence et la volonté sont les seules forces actives de la nature, d'où il s'ensuit que, pour en modifier les phénomènes, il suffit de commander fortement et de vouloir. On y affirmait que le monde est gouverné par des influences supérieures et mystérieuses sur lesquelles la foi de l'être humain peut agir ; que, par la contemplation de ses propres idées et l'abstraction de tout ce qui tient au monde extérieur et au corps, l'être humain peut s'élever à la notion parfaite de l'essence universelle, et à cette domination des esprits dont le secret est contenu dans la "Triple contrainte de l'enfer", conjuration toute-puissante à l'usage des cabalistes du Moyen Âge.

Cazotte fut donc initié à son tour, devint l'un des adeptes, et se fit même remarquer par sa piété exaltée. Dans son entourage, on s'étonna de voir cet homme connu pour la gaieté franche et pétillante de ses productions s'adonner aux rêveries et aux hallucinations de l'illuminisme. Même si Saint-Martin considérait qu'il n'avait qu'une compréhension superficielle de sa doctrine, qu'il était trop engagé dans la vie en société, et toujours fidèle à l'Église catholique, dans sa retraite de Pierry, en compagnie de sa fille et de ses deux fils, qu'il avait également initiés, il s'adonna à toutes les pratiques des «illuminés». Il affirmait : «*Nous vivons tous parmi les esprits de nos pères, le monde invisible nous presse de tous côtés.*»

Cependant, il n'était pas tout à fait d'accord avec les martinistes. Ils souhaitaient l'arrivée du «Réparateur invisible», et espéraient la Révolution, tandis que lui, qui était attaché à un certain système de légitimité et de hiérarchie, qui considérait que la monarchie était garante de l'ordre social, était un fidèle royaliste. Aussi, comme le rapporta Nerval qui vit en lui un «homme aimable et original, mais malheureusement infatué des rêveries des illuminés», «ses sympathies monarchiques l'écartèrent de cette direction, et l'empêchèrent de soutenir de son talent une doctrine qui tournait autrement qu'il n'avait pensé.»

En 1776, il réunit et publia, sous le titre d'«*Oeuvres badines et morales, historiques et philosophiques*», «*Olivier*», «*Le lord impromptu*», «*Le diable amoureux*» et quatorze nouvelles qui n'avaient pas été imprimées séparément, dont :

"L'honneur perdu et recouvré"
(1776)

Nouvelle «*héroïque*»

Sibille de Primrose, pour échapper au mariage avec «*l'odieux Raimbert*», se sauve du château de son père, pour aller se réfugier dans les bras de Conan de Bretagne, pour lequel elle éprouve «*un amour extravagant*». Dans son voyage, elle fait naufrage sur les côtes du pays de Galles, où elle a beaucoup de peine à résister aux tentatives du prince du pays ; elle parvient cependant à garder son cœur au brave Conan, qui se met en route pour la chercher, parvient à la retrouver, l'emmène dans ses terres, et l'épouse solennellement, mariage finalement accepté car : «*L'amour, qui fut son maître, peut faire excuser bien des fautes, mais jamais celles qui vont directement contre les droits sacrés de la nature.*»

Au bout de trois ans, Cazotte rompit avec les martinistes, se défendant dès lors, dans sa correspondance, d'appartenir à aucune secte. Il avait en effet pris assez vite de la distance pour se livrer, plutôt qu'à des rites magiques que, désormais, il condamnait avec une inflexible rigueur, n'y voyant plus qu'«*une manifestation des plus viles passions dont l'influence avilit l'homme et déshonore l'humanité*», à ses propres recherches ésotériques, à une recherche spirituelle personnelle. Mais son hostilité aux prestiges du diable eut pour contrepartie une curiosité ardente pour les prodiges divins dont il prétendit rechercher les signes par son initiative personnelle «*dans les bornes prescrites par la religion*».

Il publia :

'Rachel ou La belle Juive'
(1778)

Roman

Au XII^e siècle, le roi d'Espagne Alphonse VIII a pour maîtresse, la belle Rachel de Tolède. Mais la cause de sa défaite à la bataille d'Alarcos (1195) est attribuée à la Juive, qui est alors massacrée par des nobles fanatiques, avides et cruels qui prétendent qu'elle est une séductrice diabolique, l'accusent de sortilèges, ce qui entraîne une absurde persécution de ses coreligionnaires.

Commentaire

Ce roman, mélange de vérité et de fiction, était une reprise du thème du «*Diable amoureux*», mais où Cazotte transposa son orientation spirituelle.

"La Voltériade"
(1783)

Poème

*«Je chante un bel esprit qui gâta tout en France
Par ses heureux talents et par son imprudence.
Dans l'univers savant, trop étroit à son gré,
Pendant quatre-vingts ans voyageur égaré,
Courant d'un pas léger à travers les systèmes,
Sur tout ce qu'on a dit, il composa des thèmes ;
Et par tout ce fatras, qu'il leur fit digérer,
Égara les esprits qu'il semblait éclairer.»*

Commentaire

C'est évidemment Voltaire et, à travers lui, l'esprit des Lumières qui étaient moqués. Cazotte avait conçu le plan de ce poème alors qu'il n'avait que vingt-sept ans, mais se garda bien de le publier du vivant de Voltaire. Il détruisit même les quelques fragments du poème qu'il avait alors communiqués. Il comprit qu'il aurait été dangereux de s'attaquer à un si redoutable joueur. En 1783, il reprit son poème à partir de ce qu'il put tirer de sa mémoire, apportant des révélations sur des faits littéraires complètement oubliés aujourd'hui.

Cazotte s'engagea dans une dernière grande entreprise littéraire, prétendant n'avoir que rédigés des contes orientaux *«traduits littéralement en français par Dom Denis Chavis, Arabe de nation, Prêtre de la Congrégation de St. Bazile»* :

‘‘Continuation des Mille et une nuits, contes arabes’’
(1788-1789)

Recueil de nouvelles

"Le calife voleur ou Les aventures d'Haroun El Rachid avec la belle Zétulbé"

Nouvelle

Haroun El Rachid, le calife de Bagdad, s'est déguisé pour pouvoir parcourir les rues de la ville librement, sous le pseudonyme de «Il Bondocani». Deux mois auparavant, il a arraché la belle Zétulbé à une bande de brigands, et elle est tombée amoureuse de lui. Mais la mère de Zétulbé, Lémaïde, n'est guère convaincue par son aspect miteux, et refuse de le laisser épouser sa fille. Elle ne revient pas de son étonnement quand «Il Bondocani» donne l'ordre d'apporter des cadeaux, y compris un coffret de bijoux. Prenant «Il Bondocani» pour un brigand, la voisine de Lémaïde l'a dénoncé à la police qui s'efforce alors de fracturer la porte. Après bien d'autres rebondissements, Isoun finit par révéler sa vraie identité à Zétulbé, et ils peuvent alors se marier.

Commentaire

La nouvelle a fourni le sujet de l'opéra de Boieldieu, *‘Le calife de Bagdad’* (1800).

"Le pouvoir de la destinée, ou L'histoire du voyage de Giafar à Damas, contenant les aventures de Chelih et de sa famille"

Nouvelle

'L'histoire d'Halechalbé et de la dame inconnue'

Nouvelle

"L'idiot ou l'histoire de Xailoun"

Nouvelle

'Les aventures de Simoustapha et de la princesse Isetilstone'

Nouvelle

Simoustapha a reçu de son précepteur, le sage persan Benalab, «une petite boîte mystérieuse, composée d'une seule pierre précieuse», sans laquelle il ne pourrait jamais parvenir à ses fins. La reine des génies le met clairement devant ses responsabilités, l'avertit bien de n'ouvrir la boîte «que quand il lui serait impossible d'obtenir autrement le succès d'une affaire dont dépendrait son bonheur». Il sait également que «ce moyen n'est pas sans danger», et qu'un manque de fermeté devant l'apparition ou la plus légère indiscretion peuvent lui attirer «les plus grands malheurs». Aussi se recueille-t-il en invoquant la protection de Benalab avant d'agir, et surmonte-t-il son épouvante, une fois un horrible fantôme apparu, pour s'adresser à lui d'un ton de commandement. Il en triomphe, et parvient à la cour du calife, où il est engagé comme cuisinier. Or ses mets sont particulièrement appréciés de la princesse Isetilstone, fille du calife, qui s'éprend de lui sans le connaître. Tous deux s'échappent pour vivre de folles aventures. À la fin, «Simoustapha recueille enfin le prix des vertus dont le philosophe persan avait jeté le germe dans son coeur.»

Commentaire

Les invocations de Simoustapha devant la boîte magique peuvent faire penser aux pratiques des Élus-Cohens.

"L'histoire d'Alibengiad, sultan d'Hérak, et des faux oiseaux de paradis"

Nouvelle

"L'histoire de Sinkarib et de ses deux vizirs"

Nouvelle

"L'histoire de la famille de Chebandad de Surat"

Nouvelle

‘‘L’amant des étoiles’’

Nouvelle

‘‘Les prouesses et la mort du capitaine Tranchemont’’

Nouvelle

‘‘L’histoire de Bohetzad et de ses dix vizirs’’

Nouvelle

‘‘L’histoire de Kaskas’’

Nouvelle

‘‘L’histoire d’Illage Mahomet et de son fils’’

Nouvelle

‘‘L’histoire d’Abosaber’’

Nouvelle

‘‘L’histoire de Ravie’’

Nouvelle

‘‘L’histoire de Bazmant’’

Nouvelle

‘‘L’histoire d’Abaltamant’’

Nouvelle

‘‘L’histoire du sultan Sultan Hébraïm’’

Nouvelle

‘‘L’histoire de Sélimanča’’

Nouvelle

"L'histoire du roi Haram"

Nouvelle

"L'histoire de Habib et Dorathil-Goase"

Nouvelle

Son père, ayant été, par un horoscope, renseigné de mille dangers qui attendent son fils, Habib, mais ayant appris aussi qu'il peut espérer la gloire, s'efforce de «faire germer en lui toutes les vertus», de lui faire bénir le créateur et «Mahomet son apôtre», lui fait donner une formation physique, morale et religieuse successivement par un vénérable philosophe «instruit dans toutes les sciences et d'une conduite irréprochable» et par un guerrier qui a dû tout d'abord faire preuve d'une exceptionnelle vaillance. En effet, Habib, devenu chevalier, doit combattre des génies malfaisants disposant de monstrueux pouvoirs : Nisabic peut se rendre invisible, Molkiras prend la forme d'un tigre énorme armé d'une lourde massue ; Abarikaf entre dans le corps d'une baleine pour mieux terrasser son ennemi. Il s'emploie à libérer la reine Dorathil-Goase qui est prisonnière en Arabie.

Commentaire

Pour Nerval, Cazotte, «dans son conte du "Chevalier", qui est un véritable poème, réalise surtout le mélange de l'invention romanesque et d'une distinction des bons ou des mauvais esprits, savamment renouvelée des cabalistes de l'Orient. Les génies lumineux, les talismans, les conjurations, les anneaux constellés, les miroirs magiques, tout cet enchevêtrement merveilleux des fatalistes arabes s'y noue et s'y dénoue avec ordre et clarté. Le héros a quelques traits de l'initié égyptien du roman de Séthos, qui, alors, obtenait un succès prodigieux. Le passage où il traverse, à travers mille dangers, la montagne de Caf, palais éternel de Salomon, roi des génies, est la version asiatique des épreuves d'Isis ; ainsi, la préoccupation des mêmes idées apparaît encore sous les formes les plus diverses.»

"L'histoire d'Ilabousatrou"

Nouvelle

"L'histoire de Maugraby, le magicien"

Nouvelle

Le démon Maugraby répand les catastrophes, et sème la terreur pour offrir à Zatanai (Satan) des victimes innocentes et qui, de toute manière, acceptent de leur plein gré de se livrer ou de livrer ceux qui dépendent d'elles, imprudemment, bien sûr, et sans connaître clairement l'identité de leur interlocuteur. «Déjà maître de presque toute l'Afrique dont les rois n'étaient que ses lieutenants», Maugraby médite de «s'emparer, s'il le peut, de toute la Terre». Disposant de pouvoirs surnaturels pour vaincre, il apparaît sous une vingtaine de formes les plus différentes, tant humaines qu'animales ou matérielles (derviche, géant, hibou, papillon ou même «sac de pois» ou «sac rempli de paille de riz soufflée» lorsque le roi croit l'avoir fait périr), et a le pouvoir de métamorphoser à son gré ceux dont il veut prendre possession ou qu'il veut châtier ; il peut même modifier la nature de manière monstrueuse, par exemple allonger le corps d'un cheval pour lui permettre de transporter plus confortablement deux cavaliers sur son dos. Il lui suffit d'invoquer Zatanai ou de prononcer une

formule de conjuration pour que toutes les forces matérielles lui soient soumises. Il féconde les couples stériles pour prendre leurs enfants. Mais l'un d'eux, après une série d'épreuves et d'exploits, et avec l'aide de Mahomet, parvient à rompre le charme.

"L'histoire de Halaidin"

Nouvelle

"L'histoire de Yam Alladdin"

Nouvelle

"L'histoire de Baba-Ildin"

Nouvelle

"L'histoire de Badvildinn"

Nouvelle

"L'histoire de Shabadildin"

Nouvelle

Commentaire sur le recueil

Ces contes n'étaient pas seulement d'adroits pastiches, mais une oeuvre originale et sérieuse écrite par un homme tout pénétré lui-même de l'esprit et des croyances de l'Orient. Dans les interstices du romanesque oriental surgissait un surnaturel authentique et dangereux car il possède l'apparence banale du quotidien. En effet, ces contes sont marqués par les tendances mystiques de Cazotte. Ils respectent la doctrine martiniste, mettant en relief l'opposition entre les bons et les mauvais esprits, le combat de l'humanité contre le diable, la séduction et le danger de la quête de plus hautes connaissances, mettant en garde les héros (et les lecteurs) contre les dangers des opérations magiques, contre tout rapport avec des forces surnaturelles dont l'origine n'est pas connue ; on lit dans *"Maugraby"* : «*Il ne faut rien recevoir de la main qu'on ne connaît pas*» - «*Il n'y a rien de si dangereux que de faire des signes et prononcer des mots sans savoir ce qu'on fait et ce qu'on dit.*». Si le message est exprimé de manière bien plus nette que dans *"Le diable amoureux"*, Cazotte avait toutefois perdu le talent de prestidigitateur avec lequel il traitait de tels sujets dans son chef-d'oeuvre. Les nouvelles furent publiées dans les volumes 38-41 du *"Cabinet des fées"* (1788-9) de Charles Joseph Mayer.

Selon Nerval, «longtemps confondus avec les *"Mille et une nuits"*, dont ils prétendaient être la suite, ils n'ont pas valu à leur auteur toute la gloire qu'il en devait retirer.»

En 1784, Cazotte rompit avec les martinistes, et devint dès lors un critique de l'ordre ainsi que d'autres sociétés d'«*illuminés*», comme les mesméristes, qu'il traita de charlatans, et les francs-maçons, parce qu'ils étaient de déclarés partisans d'une révolution. Mais, de façon paradoxale, c'est

après cette rupture qu'il sombra dans un véritable mysticisme politico-religieux, cultivant une relation avec la marquise de La Croix, une mystique qui s'installa chez lui, et demeura sa proche amie pour le reste de sa vie.

Dans les années troublées qui précédèrent la Révolution, Cazotte participait de l'angoisse générale. Avec le secours céleste, il vaticinait, interrogeait les morts et les anges.

En 1788, il aurait fait, dans un salon parisien, une prophétie qui fut rapportée par La Harpe : *« Vous verrez tous cette grande révolution que vous désirez tant. Vous savez que je suis un peu prophète, je vous répète : vous la verrez. »* il annonça :

- À Condorcet : *« Vous expirez étendu sur le pavé d'un cachot, vous mourrez du poison que vous aurez pris pour échapper au bourreau, du poison que le bonheur de ce temps-là vous forcera de porter toujours sur vous. [...] C'est au nom de la philosophie, de l'humanité, de la liberté, c'est sous le règne de la raison qu'il vous arrivera de finir ainsi, et ce sera bien le règne de la raison, car alors elle aura des temples, et même il n'y aura plus dans toute la France, en ce temps-là, que des temples de la raison. »* il allait être arrêté en 1793, et on allait le trouver mort dans sa cellule peu après, dans des circonstances restées énigmatiques, mais il aurait pu se suicider par un poison issu d'une bague qu'il portait.

- À Chamfort : *« Vous vous couperez les veines de vingt-deux coups de rasoir, et pourtant vous n'en mourrez que quelques mois après. »* Après avoir été arrêté une première fois, il ne put supporter l'idée d'une nouvelle incarcération, et, le 14 novembre 1793, s'enferma dans son cabinet, et se tira une balle dans le visage. Mais le pistolet fonctionna mal et, s'il perdit le nez et une partie de la mâchoire, il ne parvint pas à se tuer. Il se saisit alors d'un coupe-papier, et tenta de s'égorger ; mais, malgré plusieurs tentatives, il ne parvint pas à trouver d'artère. Il utilisa alors le même coupe-papier pour « fouiller sa poitrine » et ses jarrets. Épuisé, il perdit connaissance. Son valet, alerté, le retrouva dans une mare de sang. On put quand même le sauver par une intervention chirurgicale. Fin janvier 1794, les poursuites à son encontre furent abandonnées. Très affaibli, il s'éteignit le 13 avril suivant, victime d'une humeur dartreuse.

- À Vicq-d'Azir : *« Vous ne vous ouvrirez pas les veines vous-même ; mais, après vous les avoir fait ouvrir six fois dans un jour, après un accès de goutte pour être plus sûr de votre fait, vous mourrez dans la nuit. »* Il est mort d'une pneumonie peu après avoir assisté à la fête de l'Être suprême en 1794.

- À Bailly et Roucher : *« Vous mourrez sur l'échafaud. »* Le premier fut guillotiné le 12 novembre 1793, le second, le 25 juillet 1794.

- À la duchesse de Gramont : *« Votre sexe ne vous en défendra pas cette fois. [...] Vous et beaucoup d'autres dames avec vous, seront conduites dans la charrette du bourreau, et les mains liées derrière le dos. [...] De plus grandes dames que vous iront comme vous en charrette, et les mains liées comme vous. De plus grandes dames encore que les princesses du sang. »* La duchesse fut guillotinée le 17 avril 1794. *« Les princesses du sang »* étaient les parentes directes du roi : Élisabeth Philippine Marie Hélène de France, dite Madame Élisabeth, sœur du roi Louis XVI, fut guillotinée le 10 mai 1794.

- À tous les convives : *« Vous serez alors gouvernés par la seule philosophie, par la seule raison. Ceux qui vous traiteront ainsi seront tous des philosophes, auront à tout moment dans la bouche toutes les mêmes phrases que vous débitez depuis une heure, répéteront toutes vos maximes, citeront tout comme vous les vers de Diderot et de "La Pucelle" ... [...] Six ans ne se passeront que tout ce que je vous dis ne soit accompli. [...] Seul le dernier supplicié aura par grâce un confesseur. [...] Ce sera le roi de France. »*

Il se retira, en s'identifiant à l'homme qui, pendant le siège de Jérusalem, *« fit sept jours de suite le tour des remparts, à la vue des assiégeants et des assiégés, criant incessamment d'une voix sinistre et tonnante : Malheur à Jérusalem ! malheur à moi-même ! »* et qui fut écrasé par *« une pierre énorme, lancée par les machines ennemies. »*

Il se pourrait que cette prédiction, annonçant la Révolution, détaillant les futurs massacres de la Terreur, trahissant le climat d'angoisse qui régnait alors, la conscience de plus en plus aigüe de la fin d'un monde, ne soit qu'une légende fabriquée a posteriori par La Harpe. Mais Madame du Barry, dans

ses "*Mémoires*", confirma que, ce jour-là, Cazotte aurait prédit à la duchesse de Gramont que ses cheveux blanchiraient en une nuit.

Bien que profondément royaliste, Cazotte était lucide. En janvier 1789, il se livra à un violent réquisitoire contre la noblesse, étant conscient qu'elle était en train de courir à sa perte. Mais il gardait sa confiance au roi.

En 1790, il fut élu maire par les habitants de Pierry qui lui étaient très attachés. Il allait le rester jusqu'à sa mort.

Ce qui consuma sa rupture avec la Révolution fut la «*Constitution civile du clergé*», un décret adopté par l'Assemblée nationale constituante le 12 juillet 1790, sanctionné par Louis XVI le 24 août, qui réorganisait le clergé séculier français, provoquant sa division en clergé constitutionnel et en clergé réfractaire.

Il épancha ses inquiétudes sur la marche des événements et ses projets dans des lettres à la fois illuminées et contre-révolutionnaires adressées à son ami Pouteau, secrétaire de Laporte, intendant de la liste civile, un des ministres du roi. La situation, en s'aggravant, avait pris, pensait-il, son véritable sens, conformément à ce que son angoisse pressentait : dans l'affrontement entre les forces du Mal et la puissance divine, Satan avait jugé que le temps de l'assaut définitif était venu, et la Révolution, qu'il décrivait dans un esprit millénariste, était son oeuvre. Mais lui, Cazotte, chevalier du Bien, combattant mystique, se croyait investi de la mission de sauver le roi avec les seules armes de la foi, de sa force spirituelle. Cependant, ce Don Quichotte ne se battait pas contre d'innocents moulins à vent ; il affrontait des Jacobins animés, eux, d'une toute autre foi, et dont l'argument suprême était le couperet de la guillotine.

Il affirmait que le roi était protégé par une légion d'êtres spirituels, tout en lui indiquant, avec une dévotion affairée et méticuleuse (recommandations intitulées "*Conseils au roi Louis XVI*", "*Conseils à la garde nationale parisienne*"), des moyens de résistance, une contre-révolution fondée sur Dieu et le roi pour restaurer son pouvoir, et même, dans une lettre plus explicite encore le processus à suivre pour faire évader celui qui était prisonnier depuis le retour de Varennes, traçant même l'itinéraire de sa fuite, et offrant sa propre maison, son château de Pierry, comme asile momentané. Il exprimait sa foi en sa propre capacité d'influencer le cours de l'Histoire grâce à ses pratiques spirituelles. Cependant, sa position politique était plus modérée que ce qu'un tel langage aurait impliqué, car il défendait, aussi bien que la vie du monarque, les droits du Tiers-État dont il faisait partie, qui avait tout à gagner à la montée en puissance de la bourgeoisie. Il réservait ses mots les plus virulents pour les Jacobins et l'aristocratie, particulièrement les émigrés, qu'il considérait comme une menace pour le roi.

Il publia :

"Mon songe de la nuit du samedi au dimanche de devant la Saint-Jean 1791"
(1791)

Récit autobiographique

Cazotte raconte qu'il plaça «*sous la puissance de Jésus-Christ*» divers personnages maléfiques, «*liant*» successivement deux esprits, puis «*un gros homme*» en lui mettant la main sur le front, enfin une foule entière. tout cela «*au nom de la Sainte Trinité et par celui de Jésus.*» Puis, alors qu'il se trouvait dans «*un capharnaüm*», une horrible tempête se déclencha ; «*un affreux coup de tonnerre*» mit le lieu en feu ; en sortit «*un esprit sous la forme d'un oiseau*» qu'il domina grâce à des «*signes de croix*» ; un homme survint qui l'invita à couper le cou de la bête avec des ciseaux ; mais il fut alors éveillé par «*le chant en chœur d'une foule*» : «*Chantons notre heureuse délivrance*».

Le 14 juillet 1791, Cazotte donna à son fils aîné, Scévole, qui était officier dans les gardes de la reine, l'ordre d'aller, par des formules de conjuration, mettre «*sous la protection des anges du Seigneur*» le

Champ-de-Mars où allait se dérouler la Fête de la Fédération, et rendre les révolutionnaires impuissants.

En 1792, dans une lettre à son beau-père, M. Roignan, greffier du conseil de la Martinique, il l'engagea à y organiser une résistance contre les six mille soldats républicains qui étaient envoyés pour s'emparer de la colonie : il lui indiquait les moyens à prendre, les points à fortifier, etc.. Dans la même lettre, toujours profondément hostile à l'esprit des Lumières, il prononça contre les philosophes en général une condamnation sans nuances : «*Philosophe, c'est la plus grande injure qu'on puisse dire à un homme*». La moquerie était devenue de la haine.

Comme, le 10 août 1792, les révolutionnaires prirent possession des Tuileries, les lettres que Cazotte avait écrites à Pouteau furent découvertes. Il fut rapidement arrêté, avec sa fille, Élisabeth, qui demanda à l'accompagner en arguant du fait que, comme il était presque aveugle, c'était elle qui écrivait ces lettres. Le reste de ses papiers fut saisi. Le père et la fille furent emprisonnés à l'abbaye Saint-Germain des Près. Il fut interrogé vingt-sept heures durant par Fouquier-Tinville qui l'accusa d'avoir participé à un vaste complot royaliste, celui des Chevaliers du Poignard, et le traduisit devant le tribunal révolutionnaire du 17 août pour trahison envers la République. Ses lettres à Pouteau, publiées pour la première fois dans le bulletin même du tribunal, étaient la seule charge qu'on pût relever contre lui, mais elle suffit pour provoquer une sentence de mort. Après la lui avoir signifiée, le président du tribunal, Lavaux, qui aurait été lui-même un martiniste, l'exhorta à la mort par une allocution des plus singulières et tout au moins inutile, car la fermeté du vieillard ne se démentit pas. Il dit ensuite à ceux qui l'entouraient qu'il savait qu'il méritait la mort ; que la loi était sévère mais qu'il la trouvait juste.

Le premier septembre, il fit sa deuxième grande prédiction : il aurait écrit à Robespierre pour lui annoncer sa chute et sa mort, et celui-ci lui aurait répondu qu'il ferait face à son destin.

Du 2 au 7 septembre, eurent lieu les funestes «massacres de Septembre», auquel il échappa de justesse grâce au dévouement de sa fille, Élisabeth, qui avait obtenu, à force de prières, la permission de le servir, et qui, alors qu'il allait être égorgé, lui fit, en l'enlaçant, un rempart de son corps, s'interposa entre lui et la foule prise d'une folie sanguinaire. Puis elle parvint à émouvoir ceux qui étaient prêts à le massacrer, fit même tourner l'opinion publique en sa faveur. Le jugement du peuple lui rendit la liberté.

Cependant, sachant que son destin était fixé, et qu'il n'échapperait pas la guillotine, malgré l'avis de ses amis et de sa famille, il refusa de se cacher. Trois semaines plus tard, il fut de nouveau arrêté, de nouveau interrogé par Fouquier-Tinville, de nouveau envoyé à un procès, dont les minutes ont été publiées. Il ne renia pas son adhésion au martinisme, mais n'accusa personne, assumant ses actes, ses paroles, ses écrits ; plus encore, il les revendiqua. Il fut condamné à mort.

Le 25 septembre 1792, après qu'il ait écrit quelques mots à sa femme et à ses enfants, on lui coupa les cheveux, et il recommanda qu'on les coupe le plus près possible, chargeant son confesseur de les remettre à sa fille, qui était encore retenue dans une des cellules de la prison. À sept heures du soir, sur la place du Carrousel, il monta sur l'échafaud, où lui, qui était connu comme le «Marat du royalisme», s'écria d'une voix très haute : «*Je meurs comme j'ai vécu, fidèle à mon Dieu et à mon roi*». Il fut guillotiné, quatre mois avant le roi qu'il s'était employé à défendre. Il avait soixante-treize ans.

En 1798, sous le titre d'"*Oeuvres complètes*", tous ses écrits et même sa correspondance ésotérique furent imprimés en 6 volumes in-18.

En 1816-1817, de nouveau sous le titre "*Oeuvres badines et morales, historiques et philosophiques*", ses oeuvres complètes furent republiées en 4 volumes in-8. Elles comprenaient dans le tome I ses devenues célèbres prédictions de 1788 et de 1792.

En 1845, "*Le diable amoureux*" fut réimprimé avec une préface de Gérard de Nerval qui, dans son ouvrage "*Les illuminés*" (1852), le réhabilita aux yeux de l'histoire de la littérature, loua son sens de l'allégorie et la sincérité de son mysticisme : «*Qui se serait attendu, dans ce siècle d'incrédulité où le clergé lui-même a si peu défendu sa croyance, à rencontrer un poète que l'amour du merveilleux purement allégorique entraîne peu à peu au mysticisme le plus sincère et le plus ardent?*».

En 1880, Octave Uzanne fit figurer dans sa collection des *“Petits conteurs”*, *“La patte du chat”* et *“Les mille et une fadaïses”*.

Jacques Cazotte est une figure curieuse de l'histoire littéraire française où son œuvre, réduite trop souvent au *“Diable amoureux”*, se révèle l'une des plus savoureuses et des plus originales, étant surprenante par son étendue et sa nature farcesque, car elle inclut aussi des parodies de fables, des nouvelles, des romans de chevalerie, des chansons, un opéra, et un traité sur la musique.

Il s'y livra à une exploration minutieuse des aspects, des ressources et des significations du surnaturel dans le récit. Mais il changea progressivement de manière. Au départ, dans un projet satirique banal, il utilisa le merveilleux oriental pour dire de façon allégorique les ridicules du temps présent (*“La patte de chat”*, *“Les mille et une fadaïses”*). Puis, avec *“Ollivier”* et *“Le lord impromptu”*, du merveilleux, il passa sans prudence, sans mesure, de la curiosité au fantastique. Mais, dans *“Le diable amoureux”* et son double, *“Rachel ou La belle Juive”*, cette fascination apparut dangereuse, et cette docilité inquiétante, si le guide est moins sûr. Enfin, il fut, au temps de la *“Continuation des “Mille et une nuits”*”, «un poète qui croit à sa fable», comme l'écrivit Nerval dans *“Les illuminés”*.

Si ses convictions et ses créations restent une énigme pour les commentateurs, car on y trouve un fascinant mélange de rationalisme et de merveilleux, il eut toujours une vision de l'être humain ballotté par les forces du Bien et du Mal, et en butte aux attaques du Malin, son illuminisme semblant tenir pour une part à une quête d'une plus étroite communion spirituelle avec Dieu, d'où son opposition aux Lumières et à la Révolution. Il nous apparaît bien comme une figure symbolique de l'ancien Régime hanté par le pressentiment de sa fin.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)